

No. 70.

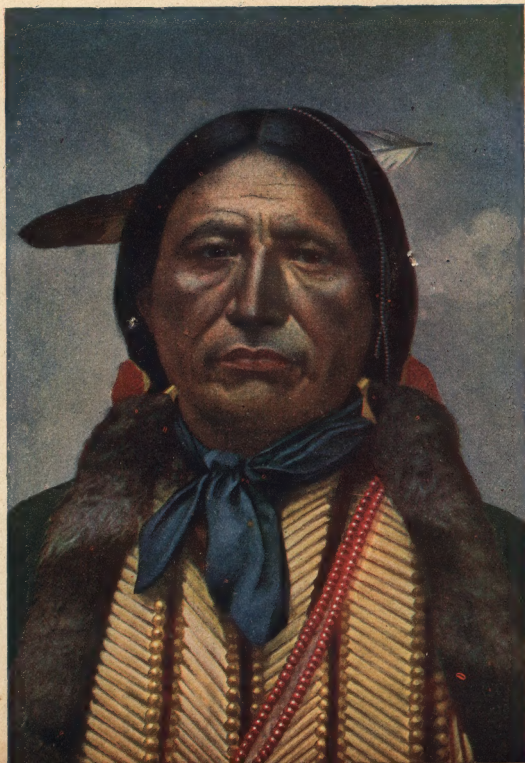
Prix: 25 Centimes.

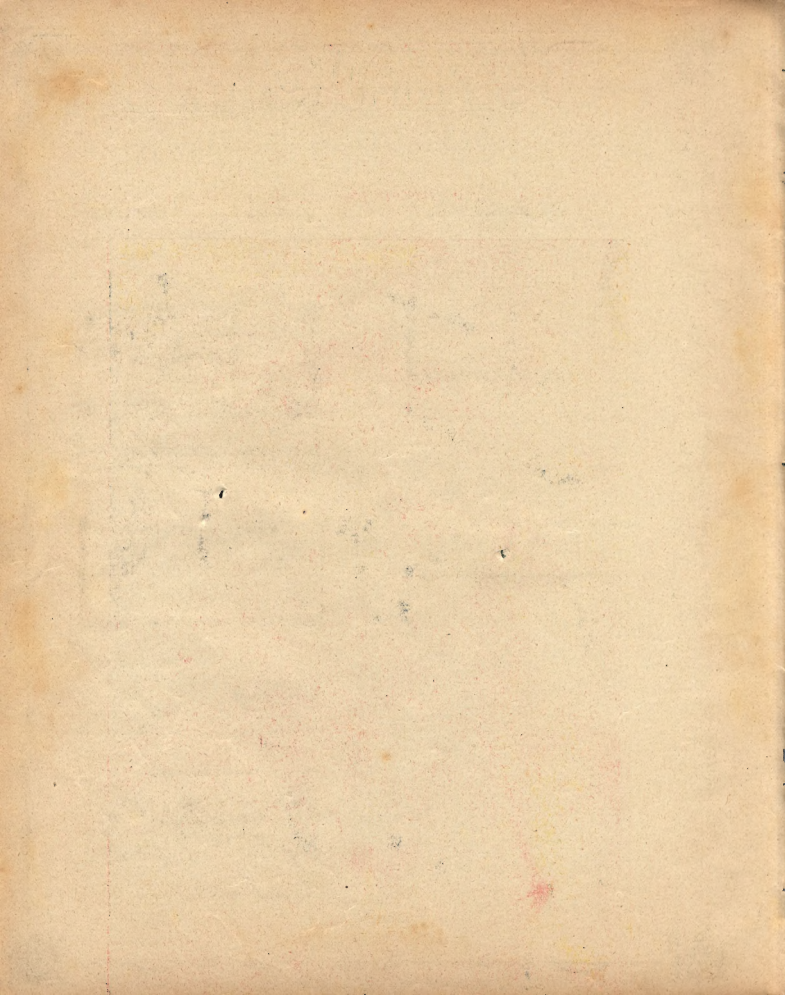


BUFFALO-BILL

Tahrokee, le Tigre des Kiowas.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.





POUR LA PUBLICITÉ DANS **BUFFALO BILL**

S'adresser à la Maison A. EICHLER, 41, Rue Dauphine, Paris (6^e)

Vient de paraître

MAGIE



Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournit les moyens d'obtenir toute faveur que l'on désire, d'acquiescer les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finances des bergers, de donner le diabolé des alcoolés et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire ouvrir les animaux et les hommes, de se faire aimer, de prendre à la main, les livres, les oiseaux et les poissons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les pillules magiques, l'émulsiporteur de l'amour. Les secrets des guérisons de toutes les maladies, les nouvelles pratiques des envoiements, etc., etc.

Georges merveilleux franco 2 fr.
Ecr : S. E. GUERIN, 17, rue Laferrère, Paris.

INSTITUT DE BEAUTÉ

du Professeur JOE GILSON'S

21, rue d'Abbeville, 21

MASSAGE -- MANUCURÉ -- PÉDICURE
-- OBÉSITÉ --

Tous les jours de 10 heures à 8 heures

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

ENFIN ! c'est TROUVÉ !

Le Dépilatoire **LE FAUCHEUR** supprime radicalement **duponts, poils, moustache, barbe** la plus forte. Inoffensif. Pas la moindre irritation. **Magier, 41, défilure. - 2^e 350 F. Gandon, 32^e 1^e d'Orléans, Paris**

N'ARRACHEZ PLUS VOS DENTS

PLUS de SOUFFRANCE, PLUS de MAL!
Gouttière, mastic, denture, sans douleur. Même pour ceux qui sont atteints de se sentir manger que d'un côté. En employant la

PASCALINE

vous obtenez pour toujours une dent qui se tient vite à dessein.

LA PASCALINE peut également se faire et les Abbe, etc. les

Le FLACON, 5 p. 50, STRASBOURG, 2 p. 50, par poste contre Mandat à

M. J. C. SERKA 35 Rue de l'Étoile à ST-MANDÉ (Seine)

RECHERCHER LE MEILLEUR MÉTIER ET LA MEILLEURE MÉTIER DE FRANCE

Le Meilleur Journal Financier

est celui qui donne toutes les semaines, avec tous les cours de la Bourse : 1^o les avis motivés de hausse et de baisse de tous titres ; 2^o un avis spécial par lettre ou par dépêche à l'approche d'un événement important devant influencer les valeurs ; 3^o la liste de t^o tirages et coupons à payer ; 4^o les renseignements circonstanciés sur t^o valeur

Gazette Bourse Paris, 3, rue d'Amboise
DEMANDER ESSAI GRATUIT

MACHINE À TRICOTER L'EXPRESSE

Bas, Chaus, Gilets, Jupons, Layettes, etc.
GAGNE-PAIN ASSURÉ - Tarif G. Grand
LAMY, Const. 16, r. Turbigo, Paris

SAVON SHAMPOING DLIH

au PÉTROLE
MARQUE DÉPOSÉE DE JAPONAIS
ROMAINS, PARSANA et autres. VÉGÉTAL
Diluez les Pellicules, nettoie et fortifie les Cheveux et en arrête la Chute.
Le tube 2 fr. - 2425. PARFUMERIE ESTHÉTIQUE de PARIS 35, r. Le Peletier

MAGNIFIQUE CADEAU !

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol.
les livraisons 26 à 50.

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol.
les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison A. EICHLER, 41, rue Dauphine, PARIS.



Si vos **CHEVEUX** sont GRIS ou BLANCS ils reprennent, en une seule application de **L'HENNÉINE** inoffensive **L. ROYER**, leur couleur primitive et naturelle quelle qu'en soit la nuance : du blond clair au plus terni noir. 1^{re} e-maille (France) : 3^{fr} 85 plus mens. 5^{fr} 85 2^e e-maille. Joindre étiquette libre cheveu ou couleur nuance. S'emploie aisément pour la Barbe.

Salons pour application. M^{me} L. ROYER, 36, rue de Trévise, Paris



VICTIMES DU SORT SI VOUS VOLEZ

Que la **DÉVEINE** vous Quitte
Que la **CHANCE** revienne
REUSSIR en tout ~ **TRIOMPHER** toujours
Demandez le Beau Livre, envoy^e Gratis
par le Mage Moorys, 19, rue Massagan, Paris.

30 à 50 fr. PAR SEMAINE.
Travail facile, sans apprent.,
chez soi, toute l'année, sur nos
Tricot-uses perfection. et brevet.
— C^{ie} LA GAULOISE —
Villa M — 11, rue Condorcet — PARIS
Succursale : 96, rue d'Hauteville

DEPUIS 1802

LE REMÈDE de la Constipation



VÉRITABLES
**GRAINS
DE SANTÉ**
DU DOCTEUR
FRANCK

PURGATIFS — DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES

Envoy^e gratuit d'échantillon^{ne}
Ecr^{ez} à T. LEROY
66, r. d'Amsterdam, PARIS

5^e Marque Célèbre "DIVINA"
La Reine des Mandolines Italiennes
Pareil, Charme de sonorité incomparable !!
Tout le Monde peut l'apprendre sans Maître,
avec notre Méthode Contre 0^{fr} 15 imp. envoi
Catalogue contenant les Magnifiques Modèles
de "DIVINA" à choisir. Au comptant 10% — Violons,
Guitares, Instrum. en cuivre, en bois, Accordéons, Har-
monicas, Ocarinas. — Depot de FABRIQUE de LA BANLIEUE
de Paris, 21 r. de Courbevoie, La Garenne-Colombes Paris.

Les Meilleures
PLAQUES JOUGLA
sont les

TRICOTEUSES Brevetés S.G.D.G.
pour tous genres tricotés — chez soi —
Montfort, mécaniciens. — Avenue Victoria, Paris
Tarif renseignements franco sur demande.



BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Tahrokee, le Tigre des Kiowas.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Le Secours dans le Besoin.

— Que se passe-t-il donc, Wild Bill?...Ma parole, à voir l'allure foudroyante avec laquelle tu arrives, on te prendrait pour la tempête déchaînée!

Buffalo Bill avait trouvé la comparaison exacte: rien n'y manquait, Wild Bill ressemblait bien à une tempête déchaînée, accourant au galop d'un cheval couvert d'écume, hennissant, grondant, soufflant, une bête merveilleuse, d'ailleurs, excitée par la course dont elle semblait comprendre la raison, et qui s'arrêta net devant le maître éclaireur, sous la pression des genoux de son écuyer.

Buffalo Bill n'en revenait pas. Son vieil ami et homonyme, Wild Bill, Bill le Sauvage, qui faisait partie comme lui d'une troupe de chasseurs campant dans la Prairie, était parti le matin bien tranquille, comptant se livrer pour son propre compte au plaisir de la chasse. Et voilà que sous les derniers rayons du soleil, alors qu'il eût dû être harassé de sa journée, il rentrait au camp à une allure désordonnée...

— Me diras-tu ce qui t'a fait pousser des ailes? insista Buffalo Bill en caressant l'encolure écumeuse du beau mustang.

— Eh! une pierre se mettrait à voler! s'écria Wild Bill Hickock, était la belle figure trahissait une agi-
B. B. 70. F.

lation profonde. Figure-toi, Bill, que ces satanés Peaux-Rouges, qui furetaient la semaine dernière autour de notre camp, sont revenus en nombre! A une dizaine de milles à l'est, ils sont en train d'attaquer un petit convoi!

— Vraiment? dit le scout avec surprise.

— Oui, je les ai entendus tirer pendant que je poursuivais une troupe d'élan! Je me suis approché sans éveiller leur attention, — et ce n'était pas difficile, ils étaient si occupés à leur besogne maudite! Il s'agit d'un convoi d'émigrants; il y a cinq grands fourgons, de ceux que nous appelons des schooners de Prairie. Les hommes qui composent la troupe semblent d'ailleurs déterminés à ne pas se rendre sans résistance et à vendre chèrement leur peau.

«Tu penses bien que je n'ai pu résister à la tentation d'envoyer à ces diables rouges quelques balles en guise de salut; deux d'entre eux doivent être en ce moment dans les Territoires de Chasse des Bienheureux. Quelques autres ont voulu me suivre; je les ai facilement semés, car ils montaient de misérables biques... Mais voilà le plus joli: en arrivant au sommet d'une colline, je me suis trouvé au milieu d'une autre troupe de Peaux-Rouges. Ils arrivaient, eux aussi, à la curée du petit convoi. Je les ai traversés comme une flèche, non sans leur adresser en passant, avec mon revolver, mes civilités

empressées... C'est dommage que tu n'aies pas été là, Buffalo Bill, ça t'aurait fait plaisir de m'aider !

Le maître éclaireur se mit à rire, tout en regardant attentivement son vieil ami, dont le costume et la personne portaient des traces de sa rencontre avec les Indiens. Wild Bill avait son sombrero percé de plusieurs balles, et son bras gauche et son oreille saignaient de deux éraflures sans gravité, mais profondes.

— Tu as passé à côté de la mort, dit le scout de sa voix profonde. Je te fais mes compliments, mon vieux Billy.

— Bah ! c'est vrai qu'à un moment j'aurais pu chanter mon propre De profundis ; mais, tu sais, mauvaise herbe ne meurt pas ! répliqua joyeusement Wild Bill. Où sont donc les camarades ? Holà, vous autres ! il faut seller les chevaux et courir au plus vite au secours de cette petite troupe d'émigrants. Ils sont cernés de toutes parts. Ils ne pourront pas résister longtemps à ces diables rouges ; ils sont serrés de trop près.

— Les hommes seront à cheval dans cinq minutes ; ils sont tous là, sauf notre vieux Nick Wharton, qui n'est pas encore de retour de la chasse...

— Tiens ! le voilà qui arrive là-bas ! s'écria Wild Bill, qui s'était dressé sur ses étriers pour voir de plus loin.

En effet, pendant que Buffalo Bill faisait le signal d'appel pour réunir ses scouts, on vit arriver le vieux chasseur, portant en travers de sa selle du gibier, dans lequel il se promettait de choisir un rôti succulent.

Nick se réjouissait au fond du cœur du bon repas qu'il allait faire ; son appétit était aiguisé par cette longue journée de chasse.

Et, outre, il se trouvait très fatigué, et la perspective d'une bonne soirée autour du feu, à causer et à fumer des pipes, lui souriait infiniment.

Mais, lorsqu'il apprit de quoi il s'agissait, il oublia instantanément sa fatigue, sa faim et ses projets de farniente.

Il se joignit avec enthousiasme aux camarades, enchanté de se mesurer une fois de plus avec les Indiens, pour lesquels il éprouvait une véritable haine, et qu'il combattait depuis son enfance, au milieu de dangers constants, sur la frontière du Far-West.

À l'époque où commence notre récit, Buffalo Bill avait atteint l'apogée de sa gloire, et c'était avec joie et fierté que les hommes, scouts, chasseurs et trappeurs des prairies, se rangeaient sous son commandement.

Ils dévorèrent l'espace, dans un galop rapide sur ce sol inégal.

Lorsqu'ils eurent franchi à peu près la moitié de la distance, le maître éclaireur étendit la main et montra à ses compagnons une colonne de fumée qui s'élevait droite vers le ciel.

— C'est un appel au secours, dit-il, et seul un pionnier expérimenté a pu en avoir l'idée ! Le convoi attaqué par les Peaux-Rouges ne se compose donc pas uniquement de débutants... Tant mieux !

Le soir était déjà presque entièrement venu lorsque la petite troupe, approchant du lieu du combat, monta prudemment sur un monticule pour se rendre compte de la situation.

Ils aperçurent le convoi menacé.

Une centaine d'Indiens décrivait des cercles autour de l'espèce de forteresse formée par les chariots derrière lesquels les assiégés s'étaient retranchés. Ils se tenaient à distance respectueuse, ce qui prouvait que parmi les émigrants se trouvaient des tireurs habiles armés de fusils à longue portée.

Sans aucun doute, les Peaux-Rouges attendaient que la nuit fût tout à fait tombée, pour se jeter sur la petite troupe des émigrants et l'écraser sous leur nombre supérieur.

Buffalo Bill ne fut pas long à établir un plan.

— Les diables rouges ne nous voient pas encore, dit-il à ses compagnons. Nous allons tâcher d'atteindre la lisière du petit bois qui se trouve là-bas. Là, nous aurons l'ennemi à portée, et nous pourrons le tenir en respect avant qu'il se rende compte de notre infériorité numérique.

« Mais dis donc, mon vieux Billy, il me semble bien que ce sont des Kiowas, et précisément les mêmes qui, la semaine dernière, exprimaient des sentiments pleins de tendresse pour les Visages-Pâles ! fit remarquer Wild Bill.

— Sales hypocrites ! quand on a affaire à une telle racaille, on aimerait autant élever des serpents à sonnettes !... gagna le vieux Nick Wharton avec un rire farouche.

Il y avait quelques jours, en effet, les chasseurs et trappeurs de l'expédition avaient reçu la visite de quelques guerriers kiowas. Les Peaux-Rouges venaient, sans doute, dans l'intention de se rendre compte des forces dont disposaient les hommes blancs.

L'assurance intrépide des chasseurs et la perfection de leurs armes avaient probablement été aux Indiens l'envie de se mesurer avec eux, car ils s'étaient retirés avec de grandes protestations d'amitié.

D'ailleurs, sauf les scalpes et les armes, le camp des chasseurs ne leur offrait guère de butin, et ils jugèrent prudent de lier amitié avec des hommes de la trempe du maître éclaireur et de ses amis.

Au contraire, le convoi d'émigrants, qui comptait des provisions, des armes, des couvertures

de laine, des munitions, etc, tentait-énormément les Peaux-Rouges pillards.

Ils s'étaient donc jetés avec ardeur sur cette proie, qui leur semblait facile.

Mais ils avaient bientôt reconnu que l'ennemi qu'ils attaquaient n'était pas à dédaigner.

La bande de Buffalo Bill se dirigea vers le bois et put avancer rapidement à l'abri des arbres, sans crainte d'être découverte par les Indiens galopant toujours en tourbillon autour du convoi.

Ils parvinrent ainsi à s'approcher à portée de fusil des assaillants rouges.

Nul ne semblait avoir remarqué leur présence, lorsque Wild Bill, toujours fougueux, au moment où il s'élançait le premier à découvrir dans la Prairie pour faire feu sur les Kiowas, se vit entouré de cinq Indiens embusqués près de là.

Grâce au crépuscule naissant, les Peaux-Rouges n'aperçurent pas la petite troupe et crurent n'avoir affaire qu'à un Visage-Pâle isolé.

Buffalo Bill, en franchissant à son tour la lisière du bois, vit son ami cerné par les Peaux-Rouges.

Il s'apprêtait à faire feu, lorsqu'il vit Wild Bill glisser de sa selle et disparaître sous le ventre de son cheval.

Un instant après, on entendit retentir six coups de revolver, mêlés de cris de douleur poussés par les Kiowas. Trois des leurs s'abattirent sur le sol, tandis que les deux autres, véritables géants doués d'une force herculéenne, engageaient un combat corps à corps avec l'éclairer.

Hickock avait brûlé toutes ses cartouches; mais il avait tiré son couteau de chasse et se défendait contre les deux Indiens à moitié nus, qui s'étaient précipités sur lui et cherchaient à lui fendre le crâne avec leurs tomahawks.

D'un bond souple de côté, Wild Bill les évita. Un des Indiens, emporté par son élan et la force du coup qu'il voulait porter, trébucha et vint tomber sur le couteau tendu vers lui.

Il s'abattit lourdement à terre. La lame lui avait traversé le cœur.

Quant à l'autre Kiowa, qui avait aperçu la petite troupe de Buffalo Bill, il chercha à s'enfuir par une série de bonds en poussant des cris aigus.

Mais un éclair parti de la carabine du chef des scouts l'envoya rejoindre ses quatre compagnons dans les Territoires de Chasse des Bienheureux.

— Un de plus! dit tranquillement le maître éclairer. Tous mes compliments, Billy. Tu nous as fait assister à l'un de tes plus brillants exploits. Exécutez quatre Peaux-Rouges en deux minutes, sans en recevoir le moindre horion, vraiment, cela mérite tout notre respect... Et maintenant, mes amis, réglons

leur compte aux autres! Précipitons-nous sur les coquins, dispersons cette vermine aux quatre vents!

— Mais, fit observer l'un des chasseurs, nous allons y jouer notre vie!

— Ils sont au moins une centaine, et nous ne sommes que quatorze! fit un autre d'un air soucieux.

— Bien entendu, c'est dangereux; mais c'est le seul moyen d'inspirer du respect à ces démons incarnés! répondit le maître éclairer avec sa belle insouciance. Dans la guerre avec les Peaux-Rouges, il faut toujours déjouer leurs ruses et dérouter leurs calculs. C'est quand ils ne croient pas qu'on puisse les attaquer qu'il y a le plus d'avantage à leur tomber dessus. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix; ils ont entendu les coups de feu, et ils vont arriver pour en savoir la cause... En avant donc! Il ne peut jamais nous en coûter plus que la vie!... Avec nos carabines à répétition, nous en abattons un grand nombre avant qu'ils aient notre peau, c'est moi qui vous le dis... Faites seulement en sorte que chaque coup porte, et je ne serais pas étonné de voir la bande de ces diables rouges se sauver à toutes jambes après un moment de combat.

Les Indiens, en effet, accouraient au galop. Ils se trouvèrent en quelques minutes à portée des carabines et furent salués par une salve de mousqueterie.

Huit Kiowas furent atteints; cinq tombèrent mourants ou morts à bas de leurs selles; on en vit trois autres se cramponner au cou de leurs chevaux.

— Feul! commanda encore Buffalo Bill.

Et la seconde décharge, plus meurtrière encore que la première, éclaircit de nouveau leurs rangs.

C'en était trop pour les Indiens. Affolés, poussant des cris de douleur et de rage, ils firent demi-tour en un clin d'œil.

— Ils cherchent un abri dans le bois sur nos deux flancs! cria Wild Bill.

— Parfait! répondit Buffalo Bill. Je devine leur intention. Ils veulent, à la faveur du crépuscule, s'approcher en tapinois sous le couvert du bois et nous prendre entre deux feux. Mais nous ne les attendrons pas. Le convoi est tout au plus cerné en ce moment par une quarantaine de Peaux-Rouges... Réunissons-nous aux assiégés! Suivez-moi, à fond de train!...

Ils sortirent de l'abri du bois et s'élançèrent en rase campagne avec une irrésistible impétuosité, suivis des imprécations et des hurlements de rage des Kiowas, encore une fois désappointés dans leurs prévisions.

Les Peaux-Rouges tirèrent quelques coups de feu derrière les cavaliers, mais si maladroitement qu'un seul chasseur fut atteint légèrement à l'épaule.

Ceux des Kiowas qui n'avaient pas pris part à cette reconnaissance, cessèrent alors de tourner autour du

retranchement de chariots et se jetèrent au-devant des cavaliers lancés à toute vitesse.

Buffalo Bill remarqua qu'ils étaient conduits par un chef à la stature gigantesque, dont les épaules étaient couvertes d'une peau de tigre, et qui montait un étalon noir aux yeux de feu et aux gestes foudroyants.

Le maître éclaireur, malgré les préoccupations du moment et la gravité de la situation, qui le forçait à concentrer tous ses moyens, s'étonna de cette parure aussi rare qu'étrange.

Il n'y a pas de tigres dans le Far-West, et le chef kiowa devait avoir dérobé cette magnifique fourrure en saccageant quelque établissement de colons.

Les deux partis se jetèrent l'un sur l'autre avec furie. Dans la chaleur du combat, occupé à se défendre contre la foule de ses ennemis, Buffalo Bill oublia complètement le chef à la peau de tigre, qui cherchait à animer par ses cris les guerriers kiowas, que déconcertaient la vigueur et la fougue des Visages-Pâles.

Le maître éclaireur frappait de tout son cœur; à droite, à gauche, les Peaux-Rouges vidaient les étriers et tombaient, tels des épis fauchés.

Comme tous les Indiens, ces Kiowas n'aimaient pas les corps à corps. Leur habileté de cavaliers en faisait des adversaires redoutables. Ils s'en rendaient parfaitement compte et préféraient combattre à distance, à moins qu'ils n'eussent l'occasion de s'approcher sournoisement et de scalper leur ennemi avant qu'il eût pu se mettre en défense.

Ces moyens leur plaisaient. Ils voulaient pouvoir se dissimuler et se dérober, et ils avaient de la répugnance à se mesurer face à face avec les Blancs.

Le combat fut donc de courte durée. Chaque coup de feu ou d'arme blanche porté par les chasseurs abattait son Peau-Rouge, et, comme Buffalo Bill l'avait prévu, ils ouvrirent leurs rangs et, se jetant à droite et à gauche, laissèrent passer la petite troupe.

Elle galopa sans autre encombre, en poussant des hurrahs retentissants, jusqu'aux chariots, à l'abri desquels les assiégés furent heureux de la recevoir.

La première personne à qui Buffalo serra la main fut California Joe, le vieux batteur d'estrade, grand tueur d'Indiens, qui jadis avait été son compagnon dans mainte aventure, mais qui, depuis quelque temps, avait disparu du théâtre de ses anciens et héroïques exploits.

Le Combat avec les Kiowas.

Buffalo Bill se réjouit de tout son cœur de cette rencontre inattendue.

— Qu'on vienne me dire après cela qu'il n'y a plus de miracles! s'écria-t-il gaiement. Mais d'où viens-tu, vieux Joe?... Je te croyais tranquillement en train de cultiver tes choux et ton maïs, dans ta ferme, près de la vieille Frisco, comme nous appelons la cité que les gens de l'Est nomment pompeusement San-Francisco.

— C'est bien ce que je faisais, répondit Joe en se grattant la tête d'un air un peu embarrassé. Seulement, voilà... à la longue, ça m'a paru très monotone. J'avais la nostalgie de la Prairie. Alors, il y a un an, j'ai donné ma ferme à un homme qui a bien voulu l'accepter.

— Comment! tu as donné ta ferme à un homme qui a bien voulu l'accepter?... reprirent les amis du vieux trappeur avec une surprise amusée.

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Pensez-vous que je veuille faire le Juif et négocier une misérable biocque? C'est bien simple; il y avait sur mon établissement un ouvrier qui avait six mioches à nourrir, sans compter lui et sa femme... Dans le pays, on est très prolifique. Il en aura d'autres, c'est sûr... Alors, il a été rudement content quand je lui ai fait cadeau de tout le bazar.

Les chasseurs se mirent à rire. On ne leur avait pas changé leur ami. C'était bien toujours le même California Joe, risquant un jour sa vie pour un profit dérisoire et donnant le lendemain à un pauvre diable l'argent si péniblement gagné... un farouche combattant, un brave ignorant la peur, avec une âme de cristal, douce et pitoyable aux misères humaines.

— Depuis, continua Joe, je me suis remis à parcourir la Prairie. Aujourd'hui, je suis le conducteur de ce convoi d'émigrants; et j'en suis bien heureux, puisque cela me permet de vous retrouver tous. Si une pareille chance ne vous met pas le cœur en joie, autant s'adonner à l'élevage des serpents à sonnettes, n'est-ce pas, vieux Nick?...

Des éclats de rire accueillirent cette allusion inattendue à la phrase favorite de Wharton.

— Tu as bien tort de te moquer de moi, Joe, dit le vieux trappeur d'un air piqué. Je n'ai jamais employé cette expression idiote, ... ou très rarement du moins. Et d'ailleurs, si je l'emploie, elle m'appartient en propre, c'est mon apanage spirituel...

Les rires redoublèrent devant l'explication tant soit peu ampligourique de Wharton, qui finit par faire chorus avec ses compagnons.

On redevint sérieux pour discuter la situation et prendre les mesures nécessaires.

On se compta. Trois hommes avaient été tués; deux autres sérieusement blessés.

La petite troupe, en y comprenant les émigrants, se composait donc encore de onze hommes valides, quatre femmes et sept enfants.

Par bonheur, les femmes et les petits n'avaient pas été blessés. Malgré la soudaineté de l'attaque, on avait eu le temps de les abriter convenablement derrière les chariots.

Mais la situation était grave, car, à l'endroit où ils avaient été surpris et forcés de s'arrêter pour se défendre, l'eau manquait absolument. Tout aux alentours, les citernes naturelles étaient vides, et le fleuve le plus proche, sur les bords duquel California Joe aurait voulu camper, se trouvait encore à une distance de cinq milles.

Il n'y avait pas à hésiter. On décida de se mettre en route sans retard et de gagner, coûte que coûte, la rive du fleuve, où l'on établirait le campement.

Après avoir pieusement enterré les morts, on se remit donc en marche à la tombée du jour, sans être inquiété par les Indiens.

Mais bientôt Wild Bill, qui était à l'arrière-garde, arriva au galop, annonçant que les Kiowas avaient repris la piste du convoi.

— Naturellement, dit avec calme Buffalo Bill. Ils veulent cueillir nos scalpes et nous faire expier les pertes qu'ils ont subies tout à l'heure. Ils ont un chef, — celui qui porte une peau de tigre, — qui n'a pas l'air d'un gaillard à dédaigner. J'aurais bien voulu lui régler son compte, mais j'étais trop occupé avec une douzaine de ces diables rouges...

— Moi, grogna Wild Bill, je l'ai visé, et je croyais bien le toucher; mais au moment où je pressais la détente, le coquin s'est baissé avec une prestesse telle que j'ai manqué mon coup.

— Oui, c'est un dangereux gaillard, évidemment, reprit Buffalo Bill. S'il revient à l'attaque avec ses Kiowas, il faudra tâcher de le rendre inoffensif.

— Ah! que ce soit bientôt, au nom du Ciel! cria Wild Bill, qui ne se doutait guère que le moment était proche où il bénirait le hasard qui lui avait fait manquer le chef à la peau de tigre.

En regagnant sa place à l'arrière du convoi, il passa devant une jeune fille que California Joe lui avait présentée. Elle se nommait Kate Ruscott et était la fille d'un pionnier fameux dans l'Ouest tué par les Peaux-Rouges quelques années auparavant. Kate s'était jointe avec son frère au convoi d'émigrants dans l'espérance de trouver des terrains de culture, où ils établiraient un rancho.

Elle était brave et ne craignait aucun des dangers d'une pareille expédition, doublement effrayante cependant pour une jeune fille.

Elevée, d'ailleurs, en enfant de la Prairie, Kate rivalisait d'audace et d'adresse avec les meilleurs cavaliers et les plus fins tireurs.

— Vous voilà, Mr. Hickock, dit-elle à l'éclaireur, qui la saluait respectueusement. Aidez-moi donc à rassurer Mrs. Harris, qui se meurt de peur à la pensée des Indiens. Croyez-vous que les Kiowas nous attaquent encore, après la leçon que vous venez de leur donner?

— Ils le feront sûrement, ou bien ils ne seraient pas de vrais Indiens, répondit Wild Bill; et cela dès que la nuit sera tombée.

— Que Dieu nous soit en aide! gémit la pauvre Mrs. Harris en se tordant les mains. Nous allons tous être massacrés!

— Ça, c'est une autre question. Rassurez-vous, Mrs. Harris, répliqua le brave homme. Ils nous enverront bien quelques balles, et il se pourrait tout de même que ces fichus maladroits atteignent l'un ou l'autre de nous. Mais, quant à être massacrés, il n'y a pas de danger!... California Joe et Buffalo Bill sont deux gaillards de ressource, qui valent à eux seuls toute une compagnie de soldats!

— Oui, ce sont de nobles héros, et je connais leurs exploits, interrompit Kate en jetant à l'éclaireur un regard plein de bienveillance. Mais on m'a aussi parlé d'un homme qui, pas plus tard qu'aujourd'hui, a envoyé quatre Peaux-Rouges chasser dans les Terri-toires des Bienheureux.

Wild Bill devint tout rouge. Comme tous ces rudes hommes d'action, il était timide avec les femmes, et le compliment de Kate l'embarrassait plus qu'une douzaine d'ennemis à combattre.

— Ne parlez pas de cela, Miss, dit-il gauche-ment. Je suis assez bon pour donner des coups et pour en recevoir, mais le génie du commandement appartient à Buffalo Bill.

— Si seulement vous autres hommes me laissiez combattre à vos côtés, dit Kate d'une voix profonde, je vous prouverais que moi aussi je sais me servir d'une carabine!

— Dieu nous garde d'en venir là! répliqua gravement Wild Bill. Dans les affaires auxquelles j'ai assisté, lorsque les femmes s'en mêlaient, ce n'était pas un jeu d'enfants comme aujourd'hui, Miss, et il y allait vraiment de la vie.

Le convoi n'avancait que lentement, et la nuit se fit bientôt complète.

Buffalo Bill surveillait attentivement la Prairie. Il vit un parti de Kiowas, montés sur leurs petits chevaux à tous crins, qui cherchaient à devancer les chariots en décrivant une grande courbe, espérant attaquer ainsi les éclaireurs de front et les occuper, tandis que le reste de leur bande se jetterait sur les

chariots où se trouvaient les femmes, les enfants et le bûtin.

— Joe, dit Buffalo Bill au vieux coureur de Prairie, qui se tenait à côté de lui, nous allons prendre avec nous Hickock, le vieux Nick et deux hommes de confiance, nous descendrons de cheval, et nous arrêterons ces gaillards à mi-chemin, dans les hautes herbes de la Prairie.

— Fameuse idée! répondit California Joe.

Il donna aussitôt l'ordre de faire avancer sur le front, sans attirer l'attention, les deux éclaireurs et deux hommes du convoi.

Les six braves mirent pied à terre et se frayèrent un chemin à travers les hautes herbes, cherchant à découvrir les Peaux-Rouges, qui devaient ramper aux environs, car les Indiens, chaque fois qu'ils le peuvent, couvrent leur front et leurs flancs de veluettes et d'espions.

Tout à coup, juste devant Buffalo Bill, un gigantesque Kiowa surgit du buisson où il était caché. Il brandit son tomahawk sur la tête de l'éclaireur, qui fit un bond de côté et, d'un coup de revolver, étendit raide mort le guerrier rouge.

Comme le Kiowa tombait, une douzaine d'autres se levèrent autour des Blancs, le fusil à l'épaule. Ceux-ci s'en aperçurent à temps et se jetèrent à plat ventre, de sorte que la fusillade des Indiens passa au-dessus d'eux.

Aussitôt les éclaireurs se remirent sur pied et ouvrirent avec leurs revolvers un feu meurtrier sur les Kiowas. Une terrible panique s'empara de ceux-ci, qui ne pensèrent plus qu'à échapper aux balles.

Aucun des six hommes de l'escorte n'avait été touché; mais une balle perdue atteignit à l'œil un des chevaux de la première voiture et le tua raide.

L'arrière-garde ne tarda pas à être attaquée. Mais déjà les éclaireurs avaient fait volte-face et se portaient au secours du convoi.

Formés en peloton serré, ils déchargèrent avec une précision foudroyante leurs carabines à répétition sur les Indiens, qui trouvèrent bientôt la place trop chaude et se dispersèrent dans toutes les directions.

Wild Bill ne put résister au plaisir de leur donner la chasse et s'élança comme une trombe derrière les fugitifs.

Il revint au bout de peu de temps, portant en travers de sa selle le corps d'un guerrier.

— Je crois que c'est un chef! cria Wild Bill en jetant rudement le prisonnier à terre devant Buffalo Bill.

« Je l'ai étourdi d'un coup de crosse sur la tête; mais ce ne sera rien... Tiens! voilà qu'il reprend connaissance!

Le Kiowa prisonnier ouvrait en effet les yeux et fixait sur les Visages-Pâles un regard sans expression.

Il parut tout à coup se souvenir, et ses prunelles noires, ardentes, farouches, jetèrent sur les vainqueurs des éclairs de haine et de rage.

— Pourquoi ta tribu nous attaque-t-elle? lui demanda Buffalo Bill en langue kiowa.

— C'est ici le territoire de l'homme rouge, répondit le prisonnier d'un ton sauvage. Si l'homme blanc vient nous déranger, il aura la guerre, la guerre à mort!

— Tiens, tiens! fit le maître éclaireur avec mépris. Vous avez changé de gamme depuis la semaine dernière, quand vous êtes venus dans notre camp nous faire de belles protestations d'amitié. Nous avons le droit d'aller partout où il nous plaît, du moment que nous ne vous faisons pas de mal.

« Tu vas retourner dans ta tribu, Kiowa, et tu diras à tes compagnons qu'ils feront bien de nous laisser tranquilles. Si vous ne tenez pas compte de notre avertissement, non seulement nous enverrons beaucoup d'entre vous chasser dans les Territoires sacrés des Bienheureux, mais encore nous préviendrons le Grand Père Blanc de Washington, qui enverra ses soldats et fera raser vos villages.

Une joie étonnée brilla dans les yeux du prisonnier. Il s'était attendu à être mis à mort sans délai.

— Le Chien de la Prairie transmettra le message, dit-il d'un ton soumis.

— Très bien!... Et puis rappelle-toi ceci, mon garçon: si nous te reprenons jamais les armes à la main, nous te pendrons haut et court sans autre forme de procès. As-tu compris?

— Ugh! cria joyeusement le Kiowa. Le Chien de la Prairie ne se battra plus; il restera chez lui avec sa squaw!

— C'est ce que tu peux faire de plus malin, jeune coyote! dit Buffalo Bill avec énergie. Et maintenant... décampel!

Le Kiowa ne se le fit pas dire deux fois et s'éloigna à grands bonds.

Quand il eut disparu, Wild s'adressa à son célèbre homonyme.

— Crois-tu qu'il s'acquittera de la commission, Billy? demanda-t-il en hochant la tête.

— On ne sait jamais! répondit le chef des éclaireurs avec un haussement d'épaules. Mais c'est possible après tout. Règle générale: les Peaux-Rouges font le contraire de ce qu'on attend d'eux...

— Pourquoi alors l'as-tu laissé aller?

— Bah!... qu'il coure!... Nous ne sommes pas organisés pour le transport des prisonniers, et je ne

veux pas tuer froidement ce garçon, qui est dans son rôle, au bout du compte, quand il nous combat. Le convoi se remit en marche.

Le Chien de la Prairie transmit bien exactement son message aux anciens; mais le rusé Peau-Rouge insinua en même temps que, d'après ce qu'il avait vu, il n'y avait pas de doute qu'une attaque hardie ne rendit les Indiens maîtres du convoi tout entier.

Sur cet avis, le Tigre des Kiowas, divisant ses forces en deux parties, avait repris la piste des émigrants, comptant les écraser sous le nombre.

Mais Buffalo Bill se méfiait. Il connaissait trop bien les Indiens pour supposer qu'ils resteraient sur leurs défaites, et il avait pris ses précautions en conséquence.

Il disposa ses gens sur les flancs du convoi, s'assurant que chacun avait sa carabine et ses revolvers chargés.

La colonne allait atteindre le cours d'eau; elle n'en était plus qu'à un demi-mille, lorsque les hommes entendirent sur leur droite le trot rapide des poneys indiens. De l'autre côté du convoi, tout restait silencieux.

Buffalo Bill, dans l'obscurité, ne put s'apercevoir que l'escorte de gauche se réunissait à la sienne pour repousser l'attaque des Kiowas.

Ceux-ci arrivaient comme la foudre. Bientôt la lutte commença, et les carabines firent de bonne besogne. Mais si les hommes de Buffalo Bill manquaient rarement leur coup, les longs fusils des Peaux-Rouges faisaient pleuvoir sur les chariots une grêle de balles, et l'on ne tarda pas à entendre des cris perçants sortir du chariot où se trouvaient les femmes et les enfants.

Le maître éclaireur comprit aussitôt que les hommes préposés à la défense du flanc gauche s'étaient laissés emporter par leur ardeur à combattre et avaient quitté leur poste. Il poussa une exclamation de dépit.

Heureusement, parmi les femmes, il y en eut une qui ne perdit pas la tête.

Elles possédaient toutes un revolver; mais lorsqu'elles entendirent les hurlements de triomphe des Kiowas arrivant aux chariots, elles se cachèrent et se mirent à crier presque aussi fort que les Indiens, dont les tomahawks leur faisaient une peur horrible.

Seule, Kate Ruscott, son revolver à la main, attendit froidement l'apparition du premier ennemi.

Ce fut un jeune guerrier, aux membres fins et nerveux, qui bondit le premier dans la voiture en brandissant son couteau à scalper.

Il promena autour de lui ses yeux farouches et s'arrêta un instant à la vue de Kate, qui braquait sur lui son pistolet.

— Ugh! grommela-t-il, voilà une superbe squaw! Faucon Blanc en fera la reine de son wigwam!

Tout de même, il n'osait pas trop s'approcher de la jeune fille, à cause du revolver.

— Jette ta petite carabine! cria-t-il en mauvais anglais, brandissant toujours son couteau.

— Jette ton couteau et rends-toi, diable rouge! répondit la jeune fille d'un ton de commandement.

Le jeune Indien, Faucon Blanc, ou White Hawk, se mit à rire et tenta de saisir l'arme de Kate; mais la jeune fille pressa la détente, le coup partit, et le Kiowa, le front troué d'une balle, s'abattit à terre.

Kate frémit en voyant le sang qu'elle faisait couler; mais elle n'eut pas le temps de se laisser aller à sa sensibilité féminine, car d'autres guerriers suivaient Faucon Blanc avec des cris sauvages, le tomahawk en main.

Kate tira pour la seconde fois et abattit un second Peau-Rouge.

Les deux Kiowas qui suivaient celui-ci sautèrent hors de la voiture sans demander leur reste et cherchèrent à s'échapper; ils entendaient les cris et les appels des Visages-Pâles qui regagnaient leur poste, et ils ne se souciaient pas de pousser l'aventure plus loin.

Mais il était trop tard pour s'enfuir. La bande indienne, en pleine déroute, galopait déjà à travers la Prairie, et, au moment où les deux retardataires, ayant rejoint leurs poney, s'élançaient en selle, ils furent atteints et renversés par les balles de Buffalo Bill et de Nick Wharton, arrivés les premiers au secours du flanc gauche, menacé de si près.

Les deux éclaireurs passèrent en courant devant les cadavres des Peaux-Rouges et se précipitèrent vers la voiture des femmes.

On comprendra leur surprise en voyant les corps des deux Kiowas tués par Kate.

La jeune fille, très pâle, les lèvres serrées dans une expression de farouche énergie, se tenait près des cadavres, son revolver toujours prêt.

— S'il n'y a pas là de quoi vous donner le courage d'élever des serpents à sonnettes!... s'écria le vieux Nick, enthousiasmé. Voyez-vous, tas de lambins! on n'avait pas grand besoin de vous ici! Avec une femme comme ça, le chariot était bien défendu! C'est vous, Miss, qui avez expédié ces deux coquins?

Mais Kate avait perdu toute son énergie; elle devenait femme. Ses jolies lèvres se mirent à trembler, et elle laissa tomber son revolver en disant d'une voix plaintive:

— J'y ai été forcée; ils voulaient m'emmener dans leur wigwam!... O mon Dieu! c'est horrible, ces deux cadavres!...

Et, couvrant de ses mains son charmant visage, la fille du pionnier sanglota comme un enfant.

Piste perdue.

Enfin, on crut pouvoir continuer la marche sans plus de danger.

Une demi-heure plus tard, en effet, la petite troupe atteignait le bois qui ombrageait la rive du fleuve. — Nous allons camper ici, dit le maître éclaireur. Et pour plus de sûreté, nous allumerons un grand feu qui éloignera de nous les loups de Prairie à deux et à quatre pattes !

Le souper, vite préparé, fut mangé de bon appétit. Puis les femmes et les enfants se retirèrent sous la toile des chariots pour réparer dans le sommeil les émotions de la journée, pendant que les hommes, sur l'ordre de Buffalo Bill, se partageaient les heures de veille autour du camp, afin de parer à toute éventualité.

Le maître éclaireur lui-même veilla jusqu'au point du jour; ce fut seulement alors qu'il s'étendit pour dormir auprès du feu.

Deux hommes le relevèrent à son poste de garde. L'un d'eux était un tout jeune garçon, nommé Tom Barry, inexpérimenté comme on devait s'y attendre à son âge, mais aussi le seul parmi les chasseurs de l'escorte qui ne fût pas encore complètement initié au Wild West, aux mœurs et aux coutumes de ce pays sauvage de l'Ouest.

Tom, enfant gâté, dont les frasques avaient souvent chagriné sa famille, avait été confié à Buffalo Bill par son oncle, ancien compagnon du-vieil éclaireur, qui espérait, en faisant mener au jeune homme la rude vie des frontières, le débarrasser de quelques-uns de ses défauts.

Buffalo Bill avait eu déjà plusieurs fois l'occasion de se faire du mauvais sang à propos de son protégé.

Tom ne manquait ni d'intelligence ni de zèle; bien au contraire, sa fougue l'emportait souvent vers des tentatives qui eussent fait reculer de vieux trappeurs expérimentés; mais il se montrait rebelle au dressage, et d'une vanité puérile, excessivement dangereuse dans la Prairie.

Ce soir-là, il était tourmenté par le désir de faire une action d'éclat.

Il crut en avoir trouvé l'occasion, car, peu après que le maître éclaireur se fût endormi, il s'imagina apercevoir deux Indiens à un quart de mille environ.

Ces deux Indiens n'étaient, d'ailleurs, que deux bouches d'arbres, immobiles auprès de la rivière.

Par malheur, Tom se trouvait seul à ce moment, son compagnon de garde étant allé faire une ronde auprès des voitures et des chevaux.

Le jeune garçon, ravi de la circonstance, jugea le moment venu de prouver à tout le monde, et à Buffalo Bill en particulier, qu'il valait en courage et en prudence les chercheurs de pistes les plus renommés. Il résolut de capturer à lui tout seul les deux Indiens qu'il croyait voir, se réjouissant d'avance du beau triomphe qu'il aurait en rentrant au camp.

Il se mit donc à ramper sans bruit — du moins le croyait-il — à travers les hautes herbes. Ses deux Indiens ne bougeaient pas, et pour cause. Tom se félicitait de sa ruse et de son habileté, lorsqu'il arriva près des souches et constata qu'il s'était abominablement trompé.

Le sourire de sa face hilarante se changea en une grimace de dépit...

Laquelle grimace ne s'acheva pas, d'ailleurs; car, au même instant, l'adolescent se sentit saisir par derrière entre deux bras puissants et jeter sur le sol avec tant de force qu'il faillit en perdre connaissance.

Dans le premier geste de son effroi, sa carabine avait échappé à ses mains. Sans défense, il vit au-dessus de lui briller les yeux noirs et farouches d'un Indien, — un véritable Indien cette fois; — une hache fendit l'air, et le jeune homme eut l'impression que le ciel s'effondrait sur sa tête.

Le Peau-Rouge lui avait asséné du plat de son tomahawk un coup terrible, qui l'étourdit complètement.

Sur un léger sifflement du Kiowa, deux hommes rouges surgirent de l'herbe, lièrent à Tom les pieds et les mains et, le chargeant sur leurs épaules, l'emportèrent comme un trophée.

— — — — —

Le compagnon de Tom, persuadé que le jeune «chercheur de pistes» faisait son devoir, s'était attardé à causer avec la sentinelle postée de l'autre côté du camp.

Lorsqu'au bout d'une petite demi-heure il revint à son poste et ne vit plus trace de Tom, il fit d'abord le tour du campement pour le retrouver. Puis, consterné de l'inutilité de ses recherches, il finit par aller réveiller Buffalo Bill et California Joe.

Le chef des éclaireurs démêla bientôt toute la vérité.

Le soleil s'était levé sur la Prairie, et les traces laissées par Tom en rampant «sans bruit» dans les hautes herbes sautèrent aux yeux expérimentés de Buffalo Bill.

— Ce blanc-bec s'est laissé attirer dans une embuscade, dit-il à California Joe, qui grondait entre

ses dents force invectives à l'adresse du dit blanc-bec.

— Pardit...répondit le vieux trappeur. Nous sommes entourés d'un tas de Peaux-Rouges à l'affût. Ils auront donné une leçon à ce petit drôle. Tu sais, Billy, je t'ai toujours dit qu'il ne fallait mener à la chasse que les chiens bien dressés. La place de ce morveux de Tom n'est pas ici, dans les dangers de la Prairie. Qu'il reste à la «nursery», où sa bonne le mouchera et lui administrera le fouet qu'il mérite...

— Je ne dis pas que tu n'as pas raison, fit soucieusement Buffalo Bill. Mais en attendant, le voilà prisonnier, et il faut que nous nous mettions à sa recherche.

— Nom de... Enfin, oui, c'est vrai, après tout. — Le mieux est que tu restes au camp; d'ailleurs plus que, d'un moment à l'autre, les Peaux-Rouges peuvent revenir. Moi, je prends Wild Bill avec moi, et nous allons tâcher de découvrir ce petit étourneau avant que les Indiens l'emportent dans leurs tepees pour se divertir à le faire mourir au poteau du supplice.

— A moins qu'ils ne l'aient scalpé tout de suite, fit California Joe.

— S'ils ont pu le prendre vivant, ce n'est guère probable, répondit le maître éclaireur. Ils ont subi de telles pertes, qu'ils sont obligés d'offrir à leurs squaws un spectacle tout particulièrement attrayant pour ne pas s'exposer à leurs railleries et à l'offre outrageante d'un jupon... Un jeune gaillard qu'ils peuvent attacher au poteau et faire mourir lentement dans les tortures est une attraction irrésistible.

Le chef des éclaireurs se hâta de réveiller Wild Bill, qui se trouva prêt en un clin d'œil.

Le vieux brave était enchanté de cette expédition, qui répondait parfaitement à ses aspirations et à ses goûts d'ennemi acharné de la race rouge.

Jusqu'à l'endroit où Tom avait été terrassé et lié, ils purent relever et lire les traces comme si elles eussent été écrites dans un livre.

Plus loin, les empreintes des trois Kiowas s'enfonçaient assez profondément dans le sable pour laisser supposer qu'ils avaient porté le prisonnier sur leurs épaules.

— Regarde, Bill, dit le maître éclaireur après avoir attentivement examiné le sol. Ils ont pris ce pauvre petit au piège, comme on prend un lièvre au collet... Un des Peaux-Rouges l'a saisi par derrière... Puis ils lui sont tombés sur le corps et l'ont ligoté... Ils ont dû l'étourdir par un coup sur la tête, n'osant pas le faire marcher, de crainte de le semer en route dans l'épaisseur des fourrés...

Ainsi Buffalo Bill reconstituait toute la scène, comme s'il l'avait vue.

B. B. 70, F.

Les deux amis suivirent encore pendant une centaine de mètres la piste parfaitement distincte; puis ils atteignirent un tronc d'arbre gigantesque, renversé sans doute par un récent ouragan.

Les traces des Kiowas disparaissaient soudain devant cet arbre.

Les deux éclaireurs firent le tour du tronc dans l'espoir de retrouver la piste si subitement interrompue, mais ils ne purent découvrir aucun indice, soit de Tom, soit des guerriers kiowas.

— Tonnerre!... s'écria le fougueux Wild Bill. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais que penser, déclara le maître éclaireur. C'est la première fois que je me trouve devant pareille énigme.

Ils recommencèrent patiemment — et vainement — leurs recherches autour du tronc d'arbre renversé.

— Par exemple! voilà qui surpasse les plus étranges aventures que j'ai eues jusqu'ici, dit le Roi de la Prairie en secouant la tête. On dirait qu'ils se sont envolés; cependant, ils ne sont pas montés au ciel, ni descendus sous la terre, car il n'existe ici aucun souterrain... Ils ont dû continuer leur marche. Seulement, leur chef doit être passé maître dans l'art d'effacer ses empreintes.

— Bon! moi non-plus je n'ai pas grande confiance dans les miracles qui arrivent de nos jours, grommela Wild Bill. Il faut bien que les Peaux-Rouges aient continué leur course... Explorons les fourrés alentour, à une certaine distance. Ce serait bien étonnant si nous ne retrouvions pas la trace de ces ravisseurs d'enfants!

— Je veux bien, mon vieux camarade... Allons, en avant!

Les deux Bill pénétrèrent dans la brousse, passant vers Yellow Stone River, ou Rivière de la Pierre Jaune, qui traverse la Prairie sur la lisière opposée de la forêt.

Ils supposaient que les Kiowas s'étaient dirigés de ce côté-là, afin de mieux cacher leurs traces dans le lit du fleuve, peu profond en cette saison.

Le chef des éclaireurs soupçonnait aussi que les Indiens qui avaient enlevé Tom pouvaient ne pas être des Kiowas, mais faire partie d'une autre tribu qui parcourait la Prairie en petites bandes.

Les mocassins dont les empreintes étaient marquées sur le sol semblaient pourtant appartenir à des Kiowas; mais la preuve n'était pas concluante, car les Indiens, lorsqu'ils parcourent un territoire de chasse appartenant à une autre tribu que la leur, emploient couramment la ruse de se servir de mocassins semblables à ceux des propriétaires de ce territoire.

Si les Indiens qui avaient fait Tom prisonnier étaient des Kiowas, pourquoi se seraient-ils donné tant de peine pour effacer leurs traces!...

Ils étaient désormais en guerre déclarée avec les Visages-Pâles, et ils n'avaient plus besoin de se dissimuler sous un masque d'amitié hypocrite. Bien au contraire, ils devaient leur plaisir de faire savoir à leurs ennemis qu'ils avaient capturé un guerrier vivant, et qu'ils se proposaient de le faire mourir au poteau du supplice...

Cependant, toutes ces hypothèses ne faisaient pas retrouver la piste perdue.

Sans se laisser rebuter, les deux éclaireurs explorèrent les fourrés sur un parcours de plusieurs milles, mais ils ne purent rien découvrir.

Buffalo Bill bouillait de colère et de dépit.

— Nous ferons aussi bien de retourner au camp et de dire aux amis ce qui en est, prononça-t-il d'un ton bref. Mauvaise affaire! C'est la première fois qu'un garçon qui m'est confié disparaît ainsi, comme un diable dans une trappe. Je me sens presque responsable de ce qui arrive.

— Il ne manquerait plus que cela! tonna Wild Bill. Tu serais responsable des folies de ce petit âne vaniteux! Il mérite d'être écorché vif par les Peaux-Rouges, cet animal-là!

— C'est possible, et je t'avouerai même que si je le tenais, je serais ravi de lui administrer une bonne correction pour lui enseigner la prudence!... Mais ce n'est pas moi qui le tiens; et je veux absolument, sinon le délivrer, du moins savoir ce qu'il est devenu, dussé-je passer six mois à chercher seul dans la brousse...

— Ne dis donc pas de bêtises, Billy! interrompit Hickock de son ton bourru. Tu sais bien que là où tu vas, je vais aussi. Essayons d'éclaircir cette mystérieuse affaire!...

Les deux éclaireurs, très mortifiés, regagnèrent le camp en silence.

— Où est Tom? leur cria-t-on de tous côtés quand ils atteignirent la rive du fleuve.

Buffalo Bill eut un rire bref et amer.

— Si quelqu'un peut nous renseigner, nous lui offrons une jolie récompense, dit-il.

— Comment? demanda California Joe en écarquillant les yeux. Vous ne voulez pas dire, je pense, que vous n'avez pas pu relever la piste?

Le rude vieillard savait que Buffalo Bill était le meilleur chercheur de pistes de la frontière, et que nul ne pouvait rivaliser avec lui.

— Parfaitement, mon vieux Joe... nous avons perdu la piste devant un tronc d'arbre renversé, et nous n'avons pas pu la retrouver!

Et Buffalo Bill haussa les épaules d'un air furieux.

Quant à California Joe, il se mit à jurer comme un païen; Nick Wharton, de son côté, divaguait sur l'élevage d'un nombre incalculable de serpents à sonnettes.

Tous deux s'étaient pris d'une véritable amitié pour cet écervelé de Tom.

— Ma foi, Buffalo Bill, dit enfin Joe, tout rouge de sa hardiesse; je sais que tu es dix fois plus malin que moi... mais j'ai bien envie de chercher de mon côté. Qui sait?... Un coq aveugle peut trouver un grain!

— Bonne chance, mon vieux! répondit le maître éclaireur. Je donnerais gros pour que tu nous confondes, Wild Bill et moi, tu peux le croire! Nous allons t'accompagner un bout de chemin, pour que notre trace ne t'égaré pas.

Au bout de quelques heures la petite troupe revint au camp, découragée. Pas plus que les deux Bill, California Joe n'avait découvert où avait pu passer le jeune homme disparu.

Le Camp abandonné.

On décida de camper là pendant encore une semaine et de faire, pendant ce temps, tout ce qui serait possible pour retrouver Tom.

Buffalo Bill et Wild Bill se remirent en route le soir même, laissant la garde du camp à Joe et au vieux Nick Wharton.

Ils examinèrent encore une fois le terrain autour de l'arbre renversé, puis le maître éclaireur prit la parole.

— Si Tom a réellement été pris par les Indiens, déclara-t-il, ses ravisseurs l'ont sûrement emporté à travers le bois, là-bas vers le nord. Ils étaient certains ainsi de ne pas être aperçus de notre camp. Les sentinelles les auraient certainement vus en rase prairie, puisque le jour commençait à poindre... Tu suis mon raisonnement, n'est-ce pas?... Or, ces rusés Peaux-Rouges, qui effacent si bien leurs empreintes, n'ont certainement négligé aucune mesure de prudence.

— Tu as toujours raison, Billy, répondit Wild Bill d'un air soucieux. Alors, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre à tout hasard le lit de ce petit torrent.

Buffalo Bill fit un signe d'assentiment.

Les deux éclaireurs se mirent donc à suivre le cours d'eau, avec un renouveau d'espoir. Sur les deux bords de ce petit affluent de Yellow Stone River, ils ne laissèrent pas un pouce de terrain inexploré; mais hélas! le résultat resta le même, absolument négatif.

— Cela me passe! déclara enfin Buffalo Bill. De ma vie, je ne me suis trouvé en face d'une pareille énigme!

— Ne perdons pas courage, mon vieux camarade! répondit Wild Bill qui avait retrouvé tout son entrain. Poursuivons nos recherches envers et contre tout, quand même nous devrions aller jusqu'au Grand Lac Salé!

Ils continuèrent en effet, jusqu'à ce que la nuit, tombant presque subitement comme il arrive dans le Far-West, vint interrompre leur ingrate besogne.

Bon gré, mal gré, il leur fallut chercher un lieu de campement.

Il était dangereux de s'établir dans les fourrés, car, selon toute probabilité, les Indiens ennemis rôdaient par la forêt. Si la lueur du feu les attirait, ils pourraient, sous le couvert des arbres, ramper silencieusement jusqu'au camp et massacrer les éclaireurs.

Néanmoins, si l'on voulait être en état de poursuivre les recherches le lendemain, il fallait à tout prix trouver un endroit où il leur serait possible de dormir chacun à son tour.

La nuit précédente, les deux amis avaient à peine pu fermer l'œil, et, malgré leur vigueur peu ordinaire, ils commençaient à ressentir une terrible fatigue.

Buffalo Bill finit par imaginer un stratagème.

Il proposa d'allumer un feu et de le faire brûler activement toute la nuit. Puis ils se cacheraient dans l'épaisseur des buissons, non loin de là, et pendant que les Peaux-Rouges les croiraient autour de leur feu, ils pourraient dormir sans crainte d'être surpris, chacun la moitié de leur nuit.

— Entendu! cria Wild Bill.

Les deux amis échafaudèrent sagement un feu splendide, devant lequel ils firent rôtir quelques morceaux de viande séchée, qu'ils avaient apportés.

Après ce repas, ils fumèrent une pipe, puis Cody annonça qu'il était temps de se retirer dans la chambre à coucher.

— S'il y a des Peaux-Rouges dans les environs, dit-il, ils ont aperçu la lueur de notre feu et se sont mis en route pour venir nous saluer... Aaaa! que j'ai sommeil!... C'est égal, tu peux dormir le premier sans crainte, Billy, je veillerai jusqu'à minuit.

Wild Bill ne fit pas assaut de politesse avec le grand éclaireur; ses yeux se fermaient malgré lui,

Ils entrèrent dans le fourré et s'étendirent sur le sol couvert de mousse. Ils étaient entièrement cachés par les buissons, tout en gardant un libre coup d'œil sur le feu du camp abandonné.

Hickok s'enveloppa dans sa couverture et s'endormit comme un petit enfant.

Le maître éclaireur, malgré sa fatigue, veillait attentivement. Son instinct infailible lui faisait sentir le danger autour de lui, l'approche invisible et muette des Peaux-Rouges.

Le feu continuait de brûler, et aucun Indien ne se montrait. Le silence se faisait de plus en plus profond.

Minuit arriva et ce fut au tour de Wild Bill de prendre la garde du campement.

Buffalo Bill se roula dans sa couverture avec délices.

Les heures passèrent lentement sans que rien de nouveau se produisit.

Plus le matin approchait, néanmoins, et plus Wild Bill redoublait d'attention. Les Peaux-Rouges, en effet, choisissent de préférence le jour naissant pour exécuter leurs coups de main.

Wild Bill jeta du bois sur le feu; les flammes s'élevaient à présent claires et hautes, illuminant les arbres d'alentour jusqu'à leurs dernières branches.

Tout à coup l'éclaireur aperçut, par-dessus un tronc d'arbre renversé, la face peinturlurée et grimaçante d'un Peau-Rouge.

L'Indien, qui s'était approché sans faire le moindre bruit, cherchait à découvrir les dormeurs auprès du feu. Il parut très étonné de n'apercevoir personne, et, levant son tomahawk, il fit un signal auquel répondirent quatre autres naturels de la Prairie, fort surpris de ne trouver aucun Visage-Pâle auprès d'un feu si bien alimenté.

Wild Bill vint tranquillement réveiller son compagnon.

Buffalo Bill, habitué dès l'enfance aux embûches de la Prairie, se frotta les yeux sans manifester la moindre surprise et regarda dans la direction que lui indiquait son ami.

— Des Indiens Corbeaux! murmura-t-il en voyant cinq visages bariolés.

Hickok fit un signe affirmatif.

Les deux camarades restèrent étendus l'un près de l'autre, surveillant les Peaux-Rouges comme des chats guettent les souris.

Les Indiens se regardaient avec surprise et désappointement. Ils s'étaient évidemment attendus à trouver là des Visages-Pâles.

Enfin l'un d'eux se dressa de toute sa hauteur derrière le tronc d'arbre et inspecta prudemment les alentours.

Il devenait ainsi une cible commode. Mais les éclaireurs se gardèrent bien de tirer.

L'Indien parut enfin croire que les dormeurs se trouvaient derrière un tronc d'arbre renversé qui gisait à une quinzaine de mètres de là. La hache en arrêt, il s'en approcha sur la pointe des pieds.

Il ne trouva rien, bien entendu.

Alors, bien persuadé qu'il n'y avait pas d'ennemis dans le voisinage, il se mit à marcher fièrement autour du feu.

Voyant leur chef près de la flamme, les quatre autres Corbeaux prirent courage et le rejoignirent.

Ils commencèrent à explorer les alentours du campement; ils ne furent pas longs à découvrir des empreintes de pas; puis, remarquant la manière dont le feu était construit, ils en conclurent que c'étaient des Visages-Pâles qui l'avaient allumé.

Leur enthousiasme fut si vif à cette découverte, qu'ils se mirent à pousser de sauvages cris de guerre, dont la conséquence immédiate fut l'arrivée de quatre nouveaux guerriers qui se joignirent à eux.

Les neuf Peaux-Rouges, qui étaient armés jusqu'aux dents, entourèrent le feu et, après une courte conférence, se mirent à fumer, avec la gravité digne et solennelle qu'ils apportent toujours à cette occupation.

Ils attendaient sans doute le lever du jour pour relever les traces des Blancs qu'ils croyaient enfuis dans la forêt.

Pendant ce temps, les deux éclaireurs, le doigt sur la détente de leur carabine, se consultaient; après avoir pesé le pour et le contre, ils décidèrent de rester tranquillement dans leur cachette, sans faire le moindre bruit.

La hache de guerre entre les Indiens Corbeaux, les «Crows», comme on les appelle en anglais, et les Visages-Pâles était enterrée depuis quelque temps. Mais cela n'empêchait nullement les Indiens de la tribu de se livrer à certaines distractions, telles que tomber sur de petits détachements de Visages-Pâles, les scalper ou les emmener dans leurs villages et les faire ensuite mourir lentement au poteau du supplice, pour l'amusement des squaws.

Chaque fois seulement qu'ils avaient affaire à un nombre respectable de Visages-Pâles, les Corbeaux observaient le traité avec une fidélité touchante, ne trouvant pas d'expressions assez énergiques pour flétrir la félonie de leurs frères rouges qui scalpait leurs frères blancs...

Les deux éclaireurs, isolés dans la forêt, ne couraient donc pas un médiocre danger. Mais ils étaient décidés à attendre le plus longtemps possible, espérant apprendre si de quelque manière les Crows se trouvaient mêlés à l'enlèvement de Tom.

Une chose les étonnait: c'était de voir des Indiens Corbeaux se risquer sur les territoires de chasse des Kiowas, leurs ennemis acharnés.

Tout à coup l'un des hommes qui entouraient le feu se leva précipitamment et tendit l'oreille vers la forêt, comme s'il avait perçu un bruit insolite.

Buffalo Bill avait bien entendu lui-même le craquement d'une branche d'arbre dans le fourré; aussi ne fut-il pas très surpris lorsque retentit peu après une salve de coups de fusil, accompagnée de l'effrayant cri de guerre des Kiowas.

Ils arrivaient au nombre d'une vingtaine, conduits par le chef à la peau de tigre.

Si les Kiowas, comme tous les Peaux-Rouges d'ailleurs, n'avaient pas été de si pitoyables tireurs, leurs coups, tirés presque à bout portant, eussent étendu morts tous les Indiens Corbeaux. Cependant, il n'en tomba que quatre.

Les cinq survivants, parmi lesquels le chef, bondirent vers les troncs d'arbre et s'y abritèrent. Ils purent ainsi livrer un combat désespéré à leurs ennemis héréditaires. Embusqués derrière ces abris, ils ne pouvaient guère, à cette courte distance, manquer d'atteindre leur but, d'autant que les Kiowas étaient en plein éclairés par le feu du camp.

Quatre d'entre les nouveaux arrivés tombèrent inanimés sous les coups des Crows; un cinquième se releva sur le sol, grièvement blessé, tandis que les survivants, conduits par le chef à la peau de tigre, s'élançaient à l'assaut de la petite troupe des Crows, qui ne recula pas.

Leurs carabines ne se chargeant que par le canon, ils n'eurent pas le temps de les recharger. Ils saisirent donc leurs tomahawks et attendirent le corps à corps.

— Dis donc, mon vieux, demanda de son coin le farouche Wild Bill; est-ce que nous n'allons pas nous en mêler?... Je n'aime guère les Peaux-Rouges, mais j'aime encore moins voir massacrer une poignée d'hommes courageux par une troupe supérieure en nombre de plus du triple.

— Je ne demande pas mieux, répondit Buffalo Bill, d'autant plus que les Kiowas sont nos ennemis déclarés.

Les deux amis se dressent d'un même mouvement et se précipitent sur les Kiowas en poussant des cris frénétiques.

Pan! pan! les revolvers crépitaient et frappent avec une justesse mathématique, et les Kiowas tombent sans avoir même le temps de se demander ce qui arrive.

Voyant cela, les Indiens Corbeaux se mettent à pousser des cris de joie et se précipitent sur les Kiowas qui battent en retraite. En quelques minutes,

ceux qui n'ont pas été tués ou grièvement blessés cherchent leur salut dans la fuite.

Seul, le chef à la peau de tigre, refusant de se sauver ou de se rendre, semblait vouloir mourir en combattant.

Lorsque le dernier de ses guerriers eut disparu, il brandit fièrement sa hache contre les trois Corbeaux survivants, les apostrophant et les provoquant par des paroles méprisantes.

Ceux-ci restaient indécis, leurs carabines déchargées à la main.

Ne pouvant abattre le Kiowa d'un coup de feu, ils n'osaient l'attaquer, car ils avaient parfaitement remarqué que le chef à la peau de tigre avait tué de sa main deux de leurs compagnons, et ils n'avaient aucune hâte d'être expédiés dans les Territoires de Chasse des Bienheureux.

Buffalo Bill courtait au plus proche des Corbeaux et lui arracha son tomahawk; puis il se tourna vers le chef kiowa, en brandissant la hache d'un air menaçant.

Celui-ci asséna au maître éclaireur un coup formidable, qui eût certainement arrêté là ses exploits, si, grâce à sa souplesse incroyable, Buffalo Bill n'eût évité la hache en faisant un bond de côté; la lame francha seulement le bord de son grand sombrero.

Puis, avant que le chef pût une seconde fois lever le bras, le maître éclaireur lui envoya sur le menton, du plat de la hache qu'il venait d'emprunter, une telle riposte que le Kiowa s'affaissa d'un bloc sur le sol, comme frappé de la foudre.

Buffalo Bill crut lui avoir brisé la mâchoire; mais il n'en était rien; le chef à la peau de tigre était seulement étourdi par la violence du coup.

Le scout se tourna vers le chef des guerriers corbeaux, qui avait survécu au combat.

— Eh bien! Chef, lui dit-il d'un ton goguenard, il me semble que votre chevelure ne tenait plus beaucoup sur votre tête lorsque je suis intervenu!

Le chef des éclaireurs s'était adressé à l'Indien dans l'idiome de sa tribu; celui-ci lui répondit en un affreux baragouin anglais.

C'est en effet une politesse, chez les Peaux-Rouges, d'employer la langue de celui auquel on s'adresse pour lui faire honneur.

— Ugh! prononça-t-il d'une voix rauque. Visage-Pâle, mon frère, guerrier énormément courageux!

— Flatté de votre bonne opinion, car nous sommes les amis des Crows, répondit Buffalo Bill du même ton ironique, en tendant au chef sa main droite, qui fut serrée avec un empressement joyeux.

— Visage-Pâle est bon ami à nous, reprit le chef. Serpent Jaune, grand chef, très puissant, ami vrai des Visages-Pâles.

— Oui, oui, vieux farceur, vous nous aimez tant que vous voudriez garder nos cheveux en souvenir...

« Nous vous avons bien vu, avant l'arrivée des Kiowas, nous chercher pour nous coiffer à la mode indienne... Serpent Jaune parle comme il lui est naturel, avec une langue fourchue.

L'honnête Peau-Rouge parut vivement affecté de ce reproche.

— Le Visage-Pâle se trompe! dit-il d'un air digne. Serpent Jaune et ses guerriers cherchaient les Kiowas!

— Admettons-le! répliqua tranquillement Buffalo Bill.

En tout cas, nous étions prêts à vous recevoir. Nous le sommes toujours, et, même quand les Peaux-Rouges sont en nombre supérieur, il faut qu'ils aient bien envie d'aller chasser dans les Territoires des Bienheureux pour se risquer à nous attaquer.

Ces paroles firent une profonde impression sur Serpent Jaune. Il changea habilement le sujet de la conversation et proposa au maître éclaireur de fumer le calumet de la paix.

— Mais avant cela, Serpent Jaune scalpera ce fils de chien! fit-il en indiquant le Kiowa d'un geste méprisant.

Et, tirant son couteau à scalper, il se dirigea vers le chef à la peau de tigre, qui gisait toujours évanoui.

— Arrière! cria Buffalo Bill d'une voix terrible. Celui-ci est mon prisonnier, et je ne permets à personne de le toucher! Rappelez-vous cela, honnête Serpent Jaune!

— C'est un chien, un coyote rampant de la Prairie... l'ennemi des miens! disait d'une voix haineuse le chef corbeau, cherchant en vain à se dégager de la poigne de fer de Buffalo Bill.

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse? Vous aviez l'occasion de le tuer lorsqu'il vous a proposé le combat. Pourquoi avez-vous hésité?

« Et maintenant qu'il est sans connaissance, vous voudriez en profiter pour le scalper?... Pas de ça, mon garçon!...

Le chef ne répondait pas, mais il se tordait sous l'étreinte du maître éclaireur, résolu à courir scalper son ennemi dès qu'il serait libre. Buffalo Bill tira de sa ceinture un revolver, et le mit sous le nez de l'Indien Corbeau. Wild Bill, suivant immédiatement son exemple, tint en respect les deux autres.

Ce moyen eut un prompt effet. Comprenant qu'il aurait le dessous, Serpent Jaune cessa de se débattre; il passa son couteau dans la ceinture ornée de coquillages que les Indiens appellent « wampum » et se mit à rire avec affectation.

— Les manières des Visages-Pâles ne sont pas celles des hommes rouges, dit-il en haussant les épaules. Nous autres, nous tuons nos ennemis pour les empêcher de nous nuire. Mais mon frère blanc a fait ce chien prisonnier; le chien lui appartient, il peut en disposer à sa guise.

Sur ces paroles conciliantes, Buffalo Bill remit lui aussi son arme dans sa ceinture et tira de sa poche une pipe qu'il bourra. Après l'avoir allumée, il en tira les cinq bouffées prescrites par le cérémonial: une dans la direction de chacun des quatre points cardinaux, et la cinquième droit vers le ciel, en l'honneur du grand Wakantanka. Puis il la passa à Serpent Jaune.

La pipe circula de main en main et de bouchée en bouche, jusqu'à ce qu'elle revint à Buffalo Bill, qui en tira les dernières bouffées, la vida et la remit dans sa poche.

Il n'y avait pas un quart d'heure que le calumet de la paix avait été fumé, qu'apparut une nouvelle troupe d'Indiens Corbeaux.

Séparés de leurs camarades depuis la veille au soir, ils avaient entendu les coups de feu et accouraient à leur aide, les croyant engagés dans un combat sérieux avec les Kiowas.

Buffalo les examina les uns après les autres avec la plus grande attention, puis il se pencha vers Wild Bill.

— Les affaires se gâtent, mon vieux, murmura-t-il à l'oreille de son compagnon. Regarde-moi le chef de ces nouveaux diables rouges. Est-ce que tu ne le reconnais pas?

— Mais si... attends donc! répondit Wild Bill. Ah! ma foi... je l'ai déjà vu, c'est sûr, mais je ne pourrais pas dire où.

— C'est Crow Dog, le Chien Corbeau, reprit Buffalo Bill. Tu te rappelles, ce drôle qui se permettait des expressions malsonnantes pour les femmes amérindiennes, et que j'ai failli faire passer de vie à trépas en le rasant d'importance. Il m'a juré une haine implacable, et j'ai idée qu'il va essayer de mettre à profit la situation pour se venger autant qu'il pourra. Attention, mon vieux pard, ouvrons l'œil!

— Ne t'inquiète pas, dit Wild Bill d'un ton tranquille; les revolvers n'ont pas été inventés pour les chiens... à moins que ce ne soit pour ce Chien de Corbeau ou ce Corbeau de Chien.

Le Poing de Fer.

La taille gigantesque de Crow Dog, ses membres athlétiques révélaient sa force, comme son visage indiquait la ruse et la bassesse.

Il reconnut Buffalo Bill au premier coup d'œil. Son regard étincela d'un désir de vengeance, et sa main saisit son couteau de chasse.

Toutefois il ne le tira pas, s'apercevant que de son côté Buffalo Bill portait la main sur la crosse de son revolver. L'expression du chef des éclaireurs n'était rien moins que tendre, et il fit comprendre au Peau-Rouge que le moindre mouvement hostile pourrait lui coûter la vie.

Crow Dog se contint donc pour le moment, bien décidé au fond du cœur à profiter de la première occasion qui se présenterait pour régler ses comptes avec son adversaire.

Il poussa un cri de guerre strident, appelant auprès de lui ses guerriers, qui avaient déjà commencé à s'entretenir avec les trois Crows survivant au combat qui venait de se terminer.

— Ecoutez-moi tous, cria-t-il d'une voix retentissante. Vous êtes tombés dans un traquenard. L'un de ces Visages-Pâles est Pae-has-ka, le Tueur de Buffles, le Chef à la Longue Chevelure, ajouta-t-il en désignant Buffalo Bill. Crow Dog, le grand chef, sait que le Visage-Pâle est l'ennemi des Corbeaux.

Tous les regards se portèrent sur le maître éclaireur.

Les Indiens avaient bien souvent entendu parler du Tueur de Buffles, ses exploits leur étaient bien connus; mais aucun ne l'avait vu encore.

La manœuvre de Crow Dog n'était pas bien habile; car tous ses guerriers connaissaient la correction exemplaire que lui avait infligée le Chef à la Longue Chevelure, et il n'en avait pas plus de prestige pour cela.

L'Indien est brave et vindicatif, et il n'admet pas qu'on empêche les coups sans les rendre.

Voyant Crow Dog leur dénoncer Buffalo Bill, au lieu de sauter lui-même sur son ennemi, ils flairèrent que leur chef voulait les employer à faire ce qui était proprement sa besogne, et, comme on dit, à tirer les marrons du feu. Ils se tinrent immobiles.

Buffalo Bill comprit à merveille la situation et se hâta d'en profiter.

— Crow Dog est un misérable menteur, un homme à double face! s'écria-t-il avec violence. L'été dernier je lui ai administré une raclée, je m'en vante; et je suis tout disposé à recommencer, pour faire de Chien Corbeau un simple chien fessé!

«Mais cela ne m'empêche pas de me déclarer dès maintenant et pour toujours l'ami des Indiens

Corbeaux, pourvu qu'ils restent bien disposés envers moi et mes alliés.

«Serpent Jaune vous dira d'ailleurs ce qui s'est passé tout à l'heure, et comment nous l'avons sauvé, lui et les deux guerriers qui lui restent, lorsqu'il était attaqué par une nombreuse bande de Kiowas!

Les nouveaux venus regardèrent Serpent Jaune avec anxiété.

Celui-ci ne fit aucune difficulté pour déclarer que le Visage-Pâle avait dit vrai, et il le fit même avec cette emphase pompeuse qu'emploient volontiers les Peaux-Rouges.

Crow Dog écuma de rage, en écoutant ce récit.

— Serpent Jaune est une squaw sans courage! cria-t-il en brandissant son tomahawk dans la direction de son compatriote.

Celui-ci bondit sous l'insulte, — la plus grande qu'un Indien puisse adresser à un autre, — et il allait s'élançer sur l'insulteur; mais Buffalo Bill le retint.

— Crow Dog est un menteur méprisable! répéta le chef des éclaireurs d'une voix tonnante. C'est moi, Pae-has-ka, qui le dis.

«Serpent Jaune n'est pas une squaw, mais un Grand Chef, qui pourrait en se jouant ravir son scalpe à Crow Dog. Je l'ai vu combattre; je l'ai admiré, et nous avons fumé ensemble le calumet de la paix!... Il est mon frère et mon ami! Celui qui l'insultera aura affaire à moi!

Buffalo Bill avait une profonde connaissance du caractère indien, et il savait bien ce qu'il faisait en parlant de la sorte.

L'Indien ne se mêle jamais aux querelles personnelles. Il ne se met en guerre que pour des questions intéressant sa tribu.

En prenant le chef violemment à partie, en ayant l'air de se considérer comme défenseur responsable de l'honneur de Serpent Jaune, Buffalo Bill s'assurait la neutralité des guerriers crows. C'était un différend entre les deux chefs; ils n'avaient pas à prendre parti.

Il y avait même des chances pour que la sympathie des Peaux-Rouges vint à lui, Crow Dog étant beaucoup moins aimé, même parmi les hommes de sa bande, que Serpent Jaune, ou Yellow Snake, pour l'appeler de son nom anglais.

— Ugh! grogna celui-ci, très réjoui et fortement encouragé par l'intervention du maître éclaireur.

«Mon frère le Visage-Pâle a bien parlé. Crow Dog n'est qu'un chien... un coyote faux et lâche... Il mérite la fessée comme les squaws la donnent aux enfants brailleurs...

Cette insulte était trop forte et Crow Dog ne put la supporter. Avec un hurlement de rage, il s'élança

vers Yellow Snake, brandissant son tomahawk comme s'il voulait lui fendre la tête.

Mais Buffalo Bill veillait; il s'élança au-devant du chef, saisit la main qui tenait le tomahawk et tordit avec tant de force le poignet de Crow Dog, que celui-ci, après quelques instants d'une lutte acharnée, laissa tomber son arme en poussant de véritables rugissements de douleur.

Le maître éclaireur secoua le Peau-Rouge avec violence, puis, le repoussant tout à coup, il l'envoya rouler tout de son long dans l'herbe, les quatre fers en l'air.

— Crow Dog est fou! dit dédaigneusement le Roi de la Prairie, tout en surveillant attentivement l'homme qui se débattait sur le sol.

«Serpent Jaune est mon frère, et j'ai fumé avec lui le calumet de la paix. Pae-has-ka ne souffrira pas qu'on touche à un cheveu de la tête de Serpent Jaune. C'est Pae-has-ka qui parle, et qu'on se le tienne pour dit!

La cérémonie du calumet de la paix est sacrée chez les Indiens. Aussi, dès que les Crows nouvellement arrivés surent que Yellow Snake avait fumé avec Buffalo Bill, ils se sentirent plus que jamais décidés à rester neutres dans la querelle.

Leur attitude indiquait même une légère hostilité vis-à-vis de leur chef, qui ne respectait pas les rites ordinaires et n'était pas arrêté par cette considération que Serpent Jaune et ses deux guerriers avaient fumé le calumet de la paix avec Buffalo et Wild Bill.

C'est ainsi que, par sa conduite adroite, le Roi de la Prairie s'était constitué l'interprète des sentiments de ces Indiens envers leur chef.

Crow Dog s'était relevé à demi; mais il restait accroupi sur l'herbe. Il cachait son visage entre ses mains, pour que personne ne vit les émotions qui l'agitait.

Enfin, il se remit sur ses pieds. Alors, il jeta au Roi de la Prairie un regard vindicatif.

Ses traits convulsés exprimaient une telle haine, une telle soif de vengeance, que, d'un geste instinctif, Wild Bill saisit son revolver et fit un pas en avant.

Il allait tirer, pour ne pas laisser à Crow Dog le temps de chercher à tuer Buffalo Bill, tellement ses yeux injectés de sang, sa face tordue par la rage en dénonçaient l'intention. Mais Buffalo Bill, souriant, fit signe à son camarade de se tenir à l'écart. Il voulait régler seul ses affaires et donner au Peau-Rouge une leçon définitive, dont le récit qu'en feraient ses guerriers égayerait les squaws autour du feu.

D'un ton provocant il cria au chef, qui hésitait encore entre sa haine et la frayeur que lui inspirait le Tueur de Buffles:

— Crow Dog aurait-il par hasard envie de se battre avec Pae-has-ka... ?

Ce n'est pas que Buffalo Bill fût d'humeur querelleuse. Mais il connaissait trop bien les Indiens pour se fier entièrement aux signes de sympathie qui se manifestaient chez les Indiens Corbeaux. Il avait déjà maintes fois fait à ses dépens l'expérience de la versatilité et de l'inconstance des Peaux-Rouges, et il savait que seule une attitude décidée, énergique et intrépidité assurerait son salut et celui de Wild Bill. Il faut traiter les Indiens à peu près comme les dompteurs traitent les fauves : ils ne respectent que ceux dont ils ont peur.

Crow Dog ne répondit pas ; il fixait sur le maître éclaireur ses yeux farouches et l'agitation de son âme se trahissait par le tremblement de ses mains.

Buffalo Bill avait presque pitié de lui, de la souffrance atroce qu'il devinait sous le mutisme du chef. Mais il sentait aussi que s'il n'abaissait pas définitivement cet homme dans l'opinion de ses frères, il verrait bientôt la sympathie des Peaux-Rouges retourner à lui, — et c'est ce qu'il voulait éviter à tout prix.

S'avançant donc droit vers le chef, il lui appliqua sur le visage un grand coup du plat de la main, en disant avec mépris :

— Crow Dog est un lâche, Serpent Jaune avait raison... un lâche ! un chien bâtarde !...

Cette fois Crow Dog bondit. Son orgueil était mortellement blessé de se voir traité ainsi devant ses guerriers. Il lui fallait laver l'insulte dans le sang, s'il voulait sauver une parcelle de la considération dont il avait joui jusque-là, et qui était déjà considérablement écornée par le souvenir des coups reçus l'année dernière.

Avec un cri de fureur il tira son bowie-knife de sa ceinture de wampum et se précipita sur le chef des éclaireurs.

Celui-ci ne tira ni couteau ni revolver. Évitant par un saut de côté l'attaque du chef indien, il para le coup et abattit lourdement son poing fermé sur la mâchoire de Crow Dog.

Le Peau-Rouge roula par terre.

Quand il se releva il écumait de rage ; cette fois-ci, il ne se précipita pas sur Buffalo Bill, mais il lui lança trahisamment son couteau à la gorge.

Pour lancer les flèches et les couteaux, les Indiens, qui sont pourtant de si détestables tireurs, ont une merveilleuse habileté. Crow Dog pouvait donc croire son ennemi hors de combat, car la lame avait fendu l'air avec un sifflement sinistre, et jamais encore il n'avait manqué son but.

Heureusement pour Buffalo Bill, il vit à temps le geste perfide de Crow Dog, et il sauta à gauche avec une souplesse qui eût fait honneur à une panthère.

Le couteau lui effleura seulement le cou en y faisant une légère estafilade et alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le tronc d'un petit arbuste.

Mais cette lâche tentative de meurtre avait sérieusement irrité le grand éclaireur.

Il marcha vivement vers Crow Dog, se jeta sur lui et le saisit à la poitrine de sa main de fer.

Le Peau-Rouge poussa un cri. Il savait par expérience ce qui allait suivre. Mais Buffalo le tenait bien ; il ne pouvait ni fuir ni se défendre ; il lui fallait recevoir son châtimement.

Les Indiens Corbeaux regardaient avec stupéfaction le poing du maître éclaireur s'abattre sur le corps de leur chef avec la force et la régularité d'un marteau de forge, tant et si bien que Crow Dog, perdant à flots le sang par le nez et par la bouche, oublia sa dignité de grand chef, et se mit à pousser des cris lamentables.

Buffalo Bill le lâcha enfin.

Dès qu'il put s'échapper, Crow Dog courut à grandes enjambées dans les fourrés, pour se soustraire aux rires moqueurs de ses guerriers.

Mais ce ne fut là qu'un court répit. Son prestige était à jamais évanoui aux yeux de sa tribu.

Le soir, quand il rentrerait au camp, — s'il osait y rentrer, — les squaws danseraient ironiquement autour de lui et lui offrirait un jupon...

Les Indiens entourèrent immédiatement le maître éclaireur et s'empressèrent de serrer, avec une admiration craintive, la main qui savait administrer de si bonnes corrections.

— Ugh ! disait Serpent Jaune, tout fier de son ami le Visage-Pâle. En voilà des poings superbes ! Le Tueur de Buffles est un Grand Chef ; il est prodigieusement puissant... On ne devrait pas l'appeler la Chevelure Longue, mais plutôt Poing de Fer !

Depuis ce temps, en effet, Buffalo Bill ne fut plus désigné que sous le nom de Poing de Fer, chez les guerriers corbeaux, tandis que les autres tribus indiennes lui conservaient le surnom de Pae-has-ka, le Chef à la Longue Chevelure, qui lui avait été donné primitivement par les Sioux.



Tahrokee, le Chef vaillant.

Enfin Buffalo Bill, débarrassé de Crow Dog, put se retourner vers son prisonnier.

Le chef kiowa était sorti de son long évanouissement. Il avait suivi avec un intérêt passionné les péripéties du combat entre le maître éclaireur et Crow Dog, et, quoiqu'il n'eût pas un seul instant rompu le silence que sa dignité lui imposait, son visage avait plus d'une fois exprimé la vive satisfaction qu'il éprouvait de la correction infligée au chef corbeau.

Buffalo Bill se trouvait assez embarrassé de son prisonnier. Sans doute, il pouvait l'emmener au camp et le garder comme otage; mais, outre la difficulté de le forcer à marcher, il ne voyait guère l'avantage qu'il en tirerait.

Ce qui lui importait, c'était de savoir si le jeune Tom se trouvait au pouvoir des Kiowas; le saurait-il de cette manière?

C'était douteux.

Enfin le maître éclaireur n'était pas sûr que la vie du chef à la peau de tigre fût assez précieuse aux yeux des Kiowas pour leur faire abandonner Tom en l'échangeant contre le prisonnier.

Il savait que les Indiens ne consentaient à un pareil sacrifice — l'abandon d'un spectacle de cruauté et de vengeance qui était une fête pour toute la tribu — que pour un chef célèbre et très aimé de ses braves.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il au prisonnier en se penchant pour couper ses liens.

— Tahrokee, répondit le Kiowa, visiblement heureux d'être délié et étendant ses membres raidis.

— C'est un Grand Chef que ses hommes appellent le Tigre des Kiowas, dit Serpent Jaune, intervenant. On raconte maint trait de sa valeur et de son courage dans les wigwams. Il est, d'après ce que disent les anciens, le plus grand guerrier des Kiowas!

— Ce n'est pas vrai, riposta le prisonnier, qui ne parut pas flatté le moins du monde de l'éloge qu'on faisait de lui. Il y a beaucoup de vaillants guerriers dans les rangs des Kiowas; Tahrokee est l'un des moindres parmi eux... Il y a de bien plus grands guerriers que lui!

— Tiens! tiens! murmura Buffalo Bill, agréablement impressionné.

La modestie du jeune chef, en effet, contrastait d'une manière frappante avec la vantardise habituelle aux Peaux-Rouges, dont les expressions hyperboliques en parlant d'eux-mêmes dépassent souvent les bornes du ridicule.

Aussi Buffalo Bill ressentit immédiatement de la sympathie pour ce chef, en qui il devinait une âme noble. Il le crut digne de sa confiance.

Que savait-on? Peut-être Tahrokee contenterait-il à lui servir de médiateur auprès des Kiowas, et voudrait-il essayer de faire rendre la liberté à Tom, si toutefois le jeune écervelé était prisonnier de cette tribu?...

En tout cas, Buffalo Bill espérait, par l'entremise de Tahrokee, amener les Peaux-Rouges à ne pas molester davantage les émigrants du convoi.

Le maître éclaireur fit un signe à Wild Bill, pour lui recommander une surveillance active à l'égard des guerriers corbeaux; puis il se rapprocha du jeune chef à la peau de tigre.

— Ecoute-moi bien, Tahrokee, et fais attention à mes paroles, commença-t-il d'un ton persuasif. Aimerais-tu retourner près de tes frères rouges, comme un homme libre?

Un éclair de colère passa dans les yeux du chef indien.

— Ugh! dit-il de sa voix rauque. Pourquoi le Visage-Pâle se moque-t-il de moi?... Demande au cerf de la Prairie enfermé dans le corral s'il n'aimerait pas à parcourir la plaine en liberté! Demande au poisson dans le filet s'il ne voudrait pas retourner dans l'eau courante!... Mais honte à toi, guerrier blanc, de demander à un brave s'il n'aimerait pas à retourner autour du feu du Conseil, au lieu d'expirer lentement dans les supplices!... Honte à toi! honte à toi! les squaws te feront un jupon! Si tu étais un homme vraiment vaillant, tu n'insulterais pas ton captif en te raillant de lui, tu le tuerais!...

Quand il eut dit ces mots, le chef à la peau de tigre croisa ses bras sur sa poitrine et fixa son regard altier sur le foyer à demi éteint, comme s'il n'eût pas voulu souiller ses yeux en les portant sur Buffalo Bill.

— Tu te trompes, Tahrokee, dit doucement le chef des éclaireurs. Je ne raille point. Je veux te rendre à la liberté, mais à une condition...

— Tais-toi, Visage-Pâle à langue dorée! cria le Kiowa.

«N'espère pas m'entraîner! Jamais Tahrokee ne trahira ses frères Kiowas!

— Qui te demande cela? demanda Buffalo Bill avec une telle tranquillité que le chef à la peau de tigre s'arrêta tout interdit.

«Je ne veux de toi qu'un simple renseignement.

«Peux-tu me dire si ta tribu a fait prisonnier un jeune homme, presque un enfant, qui fait partie du convoi d'émigrants attaqué par vous?

Et Buffalo Bill raconta au chef indien ce qu'il savait de l'événement et dans quelles circonstances Tom avait dû être enlevé.

— Tahrokee ne sait rien de cela, déclara le Tigre des Kiowas.

« Il n'a pas vu le jeune Visage-Pâle. Le jeune Visage-Pâle a sans doute été fait prisonnier par une autre bande que celle de Tahrokee... »

— Pas par des Kiowas, pas ?

— Peut-être par des Kiowas. Il y a beaucoup de détachements de Kiowas dans la Prairie, et la bande qui a attaqué le convoi se composait de plusieurs de ces détachements.

— Merci, Tahrokee, dit le maître éclaireur en s'asseyant tout près du prisonnier et en parlant à voix basse pour ne pas être entendu des Indiens Corbeaux. Je vais te remettre en liberté tout de suite, si tu consens à me promettre d'obtenir la liberté de ce jeune homme sitôt que tu seras retourné au milieu de tes guerriers.

Le Kiowa resta un instant plongé dans une profonde méditation ; puis il déclara :

— Tahrokee fera son possible ; mais il ne peut pas promettre aux Chef des Visages-Pâles que le jeune homme sera remis en liberté. Il est possible que ce soient les Crows, ou une autre tribu, qui aient fait prisonnier le jeune Visage-Pâle ; et même si l'un dans la puissance des Kiowas, le Grand Chef peut refuser sa mise en liberté... Tahrokee serait impuissant dans ce cas, car Tahrokee est encore un jeune chef !

— Parfaitement ; je comprends tout ce que tu me dis, et cependant je veux te remettre en liberté. Fais ton possible, Tahrokee. Si ce jeune homme mourait au poteau du supplice, ton honneur en serait à jamais souillé, car c'est uniquement pour tenter de sauver sa vie que je te fais grâce !

— Mais, demanda encore le Peau-Rouge avec méfiance, pourquoi le Visage-Pâle me montre-t-il tant de confiance?... Ne suis-je pas son ennemi? Les hommes de ma tribu ont-ils enterré la hache de guerre? Qui te garantit qu'après mon retour au milieu des miens, je n'aidrai pas moi-même à lier ton ami au poteau du supplice ?

— Chef illustre, guerrier à la peau de tigre, Tahrokee, je sais que tu tiens à ton honneur et que tu ne manqueras pas à ta parole! Cela me suffit pour t'accorder ma confiance entière !

— Tahrokee aimerait mieux mourir, ou faire la cuisine comme un squaw esclave, que de manquer à sa parole! dit le Tigre des Kiowas. Le Chef à la Longue Chevelure n'aura pas à regretter de m'avoir accordé sa confiance. Si Tahrokee ne peut pas sauver la vie du jeune Visage-Pâle, il reviendra livrer sa propre vie à Paé-has-ka !

— C'est bien ! dit gravement le maître éclaireur ; tu peux partir en paix. Ah !... un mot encore, avant que tu partes !

— Les oreilles de Tahrokee sont toujours ouvertes aux paroles du Visage-Pâle clément ! dit le chef indien.

— Eh bien, Tahrokee, pourquoi les hostilités ne cessent-elles pas entre les Kiowas et les Visages-Pâles ? Je croyais la hache de guerre enterrée depuis longtemps. Si le Grand Père Blanc de Washington apprend les horreurs qui se commettent, il enverra dans la Prairie des masses de soldats, et les villages des Kiowas seront détruits et disparaîtront de la surface de la terre. Pourquoi provoquer le sort ? En fin de compte, les Kiowas ne pourront rien contre les Visages-Pâles ; ils devraient bien le savoir !

— Ugh ! répondit le Tigre des Kiowas en hochant la tête. Tu dis les mêmes choses que j'ai dites à mes frères dans le dernier Conseil de la guerre, autour du feu... Tahrokee a parlé ainsi : — Combattez les Corbeaux, les Sioux, les autres tribus des hommes rouges ; mais ne vous attaquez pas aux Visages-Pâles ; ils font payer leurs scalpes trop cher... Mais les oreilles de mes frères étaient fermées ; ils n'ont pas voulu m'écouter !

« Lorsque le Grand Conseil a décidé la guerre, j'ai dû prendre ma place parmi les jeunes braves. Tahrokee n'est pas un lâche ni un traître ; il a mené ses hommes au combat, bien que ce ne soit pas son opinion de combattre les Blancs. »

— Tu t'es conduit comme un lion, dit Buffalo Bill, qui n'était pas avare de compliments à l'égard des Indiens qu'il voulait séduire, sachant par expérience combien ils y étaient sensibles. Mais n'est-il pas possible que ta tribu revienne à de meilleurs sentiments?... Vous avez perdu beaucoup de guerriers... Les anciens du Conseil sont peut-être devenus plus raisonnables, plus accessibles aux paroles de la sagesse !

— Je n'en sais rien ! déclara le jeune chef. Depuis le dernier combat avec les hommes du convoi, je suis en campagne sur la piste de ces Corbeaux maudits.

« Ugh ! leurs scalpes devraient maintenant orner nos ceintures, si vous deux, les Visages-Pâles, ne vous étiez pas mêlés au combat ! »

Un nuage de colère assombrit un instant les nobles traits du Tigre des Kiowas. Mais le jeune chef se calma de lui-même et tendit amicalement la main à Buffalo Bill.

— Tahrokee ne t'en veut pas, Paé-has-ka, dit-il, car tu es un grand guerrier et tu m'as témoigné beaucoup de bonté. Avant de retourner dans ma tribu, je veux te donner un bon conseil ! Méfie-toi de ces Crows !... Ce sont des chiens et des traîtres ! Leurs paroles ont beau répandre le plus doux lait de l'amitié, cela ne les empêche pas de vous enfoncer dans le dos leur couteau, s'ils en trouvent l'occasion.

— Je le sais, répondit Buffalo Bill, et je ne me fie à eux qu'autant que je les tiens à l'œil.

— Ugh! le Chef à la Longue Chevelure est sage!

En prononçant ces paroles, le jeune chef se dressa sur ses pieds et voulut prendre congé du maître éclaireur.

Mais à peine Serpent Jaune et les autres Indiens Corbeaux virent-ils ce mouvement, qu'ils se levèrent d'un bond et saisirent leurs armes, prêts à s'opposer par la violence au départ du jeune chef.

Dès le début, ils avaient surveillé avec méfiance l'entretien de Buffalo Bill et de son prisonnier. Mais, ceux-ci parlant à voix basse et en dialecte kiowa, ils n'avaient pu saisir que quelques mots.

La mise en liberté du Tigre des Kiowas était donc pour eux une surprise désagréable. Le jeune chef était, en effet, l'un des ennemis les plus redoutables de leur tribu et ils désiraient vivement le voir brûler vif au poteau du supplice.

Le maître éclaireur s'était retourné impétueusement vers eux. Ses yeux étincelaient; il tenait à la main son revolver prêt à servir.

— Je loge une balle dans la tête du premier qui attaquera mon frère rouge, Tahrokee, le Tigre des Kiowas! cria-t-il d'une voix retentissante.

Wild Bill se hâta d'imiter son compagnon et de prendre place à ses côtés, pensant bien qu'on allait en venir aux mains de nouveau.

Cependant, les Corbeaux étaient encore tellement sous l'impression du courage et de la force du Chef à la Longue Chevelure, qu'ils n'osèrent pas remuer un doigt.

Mais leurs regards haineux suivaient le chef kiowa qui se retirait lentement, comme à regret, ou plutôt comme s'il hésitait à laisser les deux Visages-Pâles seuls vis-à-vis des guerriers crows.

Enfin Tahrokee parut prendre son parti. Il entendait résonner derrière lui la voix impérieuse du maître éclaireur; il devinait qu'il se débattait contre la mauvaise volonté des guerriers corbeaux; mais sa confiance en l'ascendant de Buffalo Bill était si forte, et il avait tant de mépris pour ces Peaux-Rouges d'une tribu ennemie, qu'il ne daigna même pas retourner la tête.

Il poursuivit tranquillement son chemin, comme s'il n'avait pas couru le moindre danger.

Au bout de quelques minutes, il avait complètement disparu dans les épaisses broussailles.

En Captivité chez les Kiowas.

Alors seulement le maître éclaireur, avec un rire bref, repoussa ses revolvers dans sa ceinture. Mais en même temps il regardait Serpent Jaune d'un œil irrité.

— Ne vous ai-je pas dit que le Kiowa était mon prisonnier et que je pouvais en disposer comme bon me semblerait?... Comment se fait-il que vous ayez voulu l'empêcher de partir, quand je lui avais donné la liberté?

— Que mon frère blanc ne se fâche pas, balbutia Serpent Jaune. Je ne savais pas... J'avais pensé... Je croyais que le Kiowa voulait prendre la fuite...

Buffalo Bill fit semblant d'accepter cette excuse, qu'il savait d'ailleurs parfaitement fautive. Tout en se méfiant des guerriers corbeaux, il savait que la terrible correction infligée par lui à Crow Dog leur avait fait un effet salutaire. Mais cependant le chef des éclaireurs, toujours sage, voulait éviter un conflit possible.

Pour leur témoigner sa bienveillance, il serra donc la main à tous les guerriers à tour de rôle, puis il s'informa si dans leurs courses à travers la Prairie ils n'avaient pas d'aventure fait prisonnier un jeune Visage-Pâle.

Les Indiens nièrent le fait avec énergie; d'après leurs dires, quelques bandes de guerriers corbeaux rôdaient bien sur le territoire de chasse des Kiowas; mais ils ne faisaient aucun acte d'hostilité contre les Visages-Pâles et vivaient scrupuleusement avec eux sur le pied de paix.

Faute de renseignements plus dignes de foi, Buffalo Bill fut bien obligé de se contenter de ceux-là et d'accepter comme vrai tout ce que voulurent bien lui dire les guerriers corbeaux.

Seulement, comme il connaissait la grande cupidité des Indiens, il eut recours à un stratagème à peu près infailliable pour arriver à savoir le fin mot de l'histoire. Il promit une récompense magnifique aux guerriers qui lui ramèneraient au camp le jeune homme disparu; s'ils pouvaient seulement donner de ses nouvelles, ils seraient récompensés avec toute la largesse possible.

— Et vous savez ce que vaut ma parole! conclut-il gravement.

«La Longue Chevelure n'a encore jamais menti à personne; les Rouges, pas plus que les Blancs, ne se repentent de s'être fiés à lui.

— Ugh! grogna approbativement Serpent Jaune, dont les yeux noirs luisaient de convoitise à la pensée de la récompense promise.

«Poing de Fer, le Tueur de Buffles, est notre ami; il est généreux. Nous essaierons de retrouver

le jeune Visage-Pâle perdu. S'il est prisonnier des Kiowas, ce que croit Serpent Jaune, Serpent Jaune, qui est un grand chef, armera ses guerriers et combattrà pour le mettre en liberté!

Après avoir partagé le repas des Peaux-Rouges, les deux éclaireurs se séparèrent d'eux avec de grandes protestations d'amitié et poursuivirent vers le nord la recherche de la piste de Tom, tandis que les Indiens prenaient une direction opposée.

— Ma foi! Bill, grâce à toi, nous voilà sortis de ce mauvais pas mieux que je n'aurais osé l'espérer, même en rêve! commença Wild Bill lorsqu'ils furent assez loin pour n'être pas entendus des Peaux-Rouges. Je n'aurais pas donné de notre peau une pièce fausse de cinq cents!

Le maître éclaireur communiqua alors à son ami l'accord qu'il avait fait avec Tahrokee et ajouta:

— Vois-tu, Bill, j'espère beaucoup que la confiance que j'ai mise en Tahrokee ne sera pas déçue...

— Ainsi soit-il! grommela Wild Bill; je ne sais qu'une chose, c'est que jusqu'ici je n'ai jamais commis d'erreur en supprimant un de ces maudits Peaux-Rouges... Le seul Indien fidèle, c'est l'Indien mort, voilà une vérité bien établie!

— Bah! c'est là un point contestable, fit Buffalo Bill en haussant les épaules.

«Tom se trouve certainement avec les Kiowas ou avec les Crows. As-tu remarqué les yeux cupides de Serpent Jaune quand je lui ai parlé de la récompense et énuméré toutes les couvertures de laine, les boîtes de conserve et l'eau-de-vie qu'il y aurait à gagner en ramenant au camp le malheureux Tom?

— Je crois bien!... A ce point de vue, il serait presque à souhaiter que ce jeune étourneau ait été pris par les Crows, car nous serions sûrs de le revoir... Ils nous le renverraient, trop pour trop... Tandis que si les Kiowas sont en jeu... — Wild Bill se mit à siffler entre ses dents. — Dans ce cas, notre pauvre Tom est dans une fâcheuse position...

C'était bien l'avis de Buffalo Bill, et les deux braves amis, ne voulant pas émusser, dans une conversation dont le sujet était si pénible, le courage et l'énergie qui leur étaient nécessaires, se turent d'un commun accord et reprirent leurs recherches avec une ardeur que rien ne lassait.

Ils les poursuivirent jusqu'à la tombée de la nuit, avec aussi peu de succès que la veille.

Cette fois, ils campèrent sur la rive même de Yellow Stone River et prirent les mêmes mesures de sécurité que la nuit précédente.

La nuit entière fut tranquille; mais au moment où ils allaient se remettre en route, pensant n'avoir rien à craindre, immédiatement du moins, le cri de guerre des Kiowas retentit autour d'eux.

Ils virent se jeter sur eux à l'improviste une trentaine de guerriers, bariolés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qui sortaient des buissons voisins.

Les deux éclaireurs étaient tombés dans un piège savamment dressé.

Wild Bill avait pu tirer son revolver, et en un tour de main il abattit trois de ses agresseurs. Les Kiowas le pressaient de toutes parts, poussant des cris farouches, et il avait fort affaire de se défendre contre eux.

Pendant ce temps, une douzaine de guerriers demi-nus, peinturlurés jusqu'à la ceinture de leurs couleurs de guerre, s'étaient jetés sur le maître éclaireur.

Par une malchance rare, Buffalo Bill se tenait, au moment de l'attaque, tout près des buissons et le dos tourné vers eux, de sorte qu'il n'avait rien vu venir.

Il se trouva entouré de la troupe des Kiowas, qui se démenaient et hurlaient comme des loups affamés, avant d'avoir pu seulement tirer un revolver de sa ceinture.

Il se défendit en désespéré; mais il n'avait que ses poings au service de sa force, et ses ennemis étaient trop nombreux. Il assomma deux de ses agresseurs; mais les Indiens le prirent alors par trahison, lui tirèrent les pieds et le firent choir tout de son long par terre. Il eut beau se débattre, donner à droite et à gauche des coups de botte et se tordre comme un serpent pour échapper à leur étreinte; il fut bientôt solidement lié au moyen de deux lasso réunis.

Quant à Wild Bill, il ne perdit pas son temps à tenter la délivrance impossible de son ami. Bondissant comme un chevreau à travers le hallier, il échappa à la poursuite des Kiowas et fut bientôt en sûreté.

Ce n'était ni lâcheté ni mauvaise camaraderie de la part de Wild Bill. Il eût, au contraire, et avec joie, donné sa vie pour sauver son vieil ami; mais il avait l'habitude des luttes de frontières, dans lesquelles la ruse est quelquefois préférable à la hardiesse, et, d'ailleurs, sa raison lui disait qu'en ce moment toute tentative pour délivrer Buffalo Bill ne ferait qu'aboutir à sa propre perte.

Il commença donc par prendre la fuite, bien résolu à revenir en choisissant une circonstance plus favorable; il voulait bien risquer sa peau, mais en ayant au moins une chance de réussir. En tout cas le fidèle Wild Bill serait mort plutôt que d'abandonner le chef des éclaireurs entre les mains des Kiowas.

Il fut favorisé dans sa fuite par l'excitation que causait aux Indiens la prise de Buffalo Bill.

Depuis la visite au camp et la rencontre des Crows, les Kiowas connaissaient le grand Pae-kas-ka, le Tueur de Buffles, le Chef à la Longue Chevelure, qu'ils avaient toujours considéré comme le plus dangereux de leurs ennemis. Aussi ne se possédaient-ils pas de joie de l'avoir enfin en leur puissance; et, dans leurs transports d'allégresse, ils oublièrent complètement de s'occuper de son compagnon.

Comme pris de délire, ils se mirent à danser des rondes fantastiques autour du héros enchaîné, le riant de toutes les manières et cherchant à l'épouvanter par la description des supplices variés qui l'attendaient au fatal poteau.

Mais ils furent trompés dans leur espoir; menaces et railleries laissaient Buffalo Bill absolument froid. Il sourit d'un air de dédain et dit en haussant les épaules :

— Ne vous imaginez pas que vous me faires peur, fils de chiens. Vous ferez de moi ce que vous voudrez, mais je vous défie de me voir trembler ou pâlir sous vos sarcasmes ou sous vos coups.

Buffalo Bill pensait bien, à part lui, que son vieux et fidèle compagnon ne s'était enfié que pour attendre et chercher une occasion de revenir à son secours. Il était, dans tous les cas, résolu à se dominer entièrement, à refréner son indignation et à ne pas se laisser aller à la colère devant les insultes des Indiens, tout en se tenant prêt à toute éventualité.

Les Kiowas emmenèrent leur prisonnier au delà de Yellow Stone River. Ils marchèrent longtemps dans la brousse et atteignirent enfin un camp si bien situé qu'il suffisait de quelques guerriers pour le défendre même contre des forces considérables.

Ils préparèrent et mangèrent leur repas du soir, sans même en offrir une part au prisonnier; puis ils commencèrent à se concerter longuement sur le sort qu'il convenait de faire subir au Chef à la Longue Chevelure.

Buffalo Bill, toujours calme en apparence et pratiquant d'une façon admirable et constante le précepte des livres saints: espérer contre l'espérance; Buffalo Bill, disons-nous, tenait toujours l'œil et l'oreille au guet.

Il avait, à son arrivée au camp, examiné attentivement chaque guerrier, pour voir si Tahrokee n'était pas parmi eux. Mais sans doute le Tigre des Kiowas ne faisait pas partie de cette bande, car il ne put le découvrir.

Enfin, après bien des pourparlers et des discussions, un des guerriers rouges proposa, comme exercice préparatoire, de faire passer par les verges le Visage-Pâle prisonnier. Cette idée rallia tous les suffrages.

Lorsque Buffalo Bill entendit cela, il ne put, malgré tout son courage, se défendre d'un petit frisson intérieur, vite réprimé, il est vrai, et dont nul des ennemis ne put s'apercevoir.

Pour ce supplice, les guerriers se plaçaient sur deux rangs, armés chacun d'une verge souple et résistante; et dans le passage étroit formé par eux, le prisonnier devait avancer, nu jusqu'à la ceinture, sous les coups qu'on lui administrait des deux côtés.

Délivrance.

Dès qu'ils furent convenus de passer le Visage-Pâle par les verges, les Kiowas sortirent en masse du camp et se réunirent au coin de la forêt, où les guerriers se placèrent immédiatement sur deux rangs.

Buffalo Bill, que ses gardiens devêtirent jusqu'à la ceinture, fut placé à l'une des extrémités de la haie formée par les Peaux-Rouges.

Les Indiens épiaient son visage avec une attention que la cruauté rendait presque anxieuse, y cherchant un signe de peur ou de faiblesse, une pâleur, un vacillement de l'œil, un crispement de la joue, un plissement du front, un tremblement des lèvres, dont ils auraient joui comme d'un pur triomphe. Mais les traits énergiques du scout restaient impassibles.

Peut-être même un léger sourire se jouait-il sur sa bouche, car tout près de lui, dans le buisson, il entendait retentir le chant monotone et cadencé du grillon.

Ce chant était un signal et lui disait que son vieux ami Wild Bill n'était pas loin.

Le chant du grillon s'accélérait de plus en plus. Buffalo Bill n'hésita pas; il se jeta sur le guerrier kiowa chargé de le pousser à coups de fouet au milieu des Peaux-Rouges armés de verges, et, le jetant à terre d'une bourrade, car il avait les mains liées, il s'élança à grandes enjambées vers l'endroit où le grillon, par la bouche de Wild Bill, continuait ses « cri cri » étourdissants.

Les Peaux-Rouges se mirent à sa poursuite en hurlant et en brandissant leurs tomahawks et leurs couteaux, dont heureusement ils n'osaient pas se servir, dans l'espérance de le reprendre vivant.

Bien qu'à cette époque Buffalo Bill fut un coureur de premier ordre et que nul n'avait encore pu surpasser, il ne s'en serait pas tiré sans Wild Bill, dont la carabine à répétition abattit les trois premiers poursuivants.

Effrayés par cette attaque imprévue, — rien n'épouvante les Indiens comme le danger qu'ils ne peuvent voir, — les guerriers hésitèrent un instant, ce qui permit au fuytif, que favorisait en outre la tombée du crépuscule, d'atteindre sain et sauf les fourrés et de se tapir à l'abri à côté de Wild Bill.

D'un coup de couteau celui-ci trancha les liens qui entravaient les mains de Buffalo Bill, et il lui donna un de ses revolvers.

Déjà les Peaux-Rouges, remis de leur panique, arrivaient en poussant des cris frénétiques.

Les deux éclaireurs les reçurent par une telle grêle de balles, que les sauvages atterrés crurent avoir affaire à une douzaine au moins de Visages-Pâles, embusqués dans les fourrés.

Deux d'entre eux seulement, en quittant le camp pour assister au supplice des prisonniers, avaient eu la précaution d'emporter leurs carabines. Ce détail n'avait pas échappé à Wild Bill, qui s'empressa d'expédier avant tous les autres ces deux braves Kiowas dans les Territoires de Chasse des Bienheureux, où ils durent se présenter, le rifle chargé.

Les survivants comprirent trop tard combien leur précipitation leur était fatale, et ils coururent de toute leur vitesse au camp pour y prendre leurs armes.

Bientôt les deux éclaireurs aperçurent le guerrier chargé de la garde des armes de Buffalo Bill, qui se précipitait vers le théâtre de l'action pour se rendre compte de ce qui se passait.

Buffalo Bill poussa un cri de joie : l'Indien, qui accourait en droite ligne du camp vers le bois, n'avait pas voulu se séparer des objets précieux dont il avait la garde ; il portait dans ses mains les armes du Tueur de Buffles, sa ceinture, son fusil à répétition, ses revolvers, tout ce trophée glorieux.

Le Roi de la Prairie se jeta au-devant du gardien, qui, en le voyant, fit volte-face pour s'enfuir ; mais il le tua net d'un coup de revolver, lui arracha sa carabine et sa ceinture d'armes et, l'instant d'après, était de retour auprès de son fidèle camarade, sans que les Indiens eussent eu le temps de lui faire le moindre mal.

— Bravo ! s'écria Wild Bill enthousiasmé. Il était temps, tu sais ! Les voilà qui reviennent avec leurs carabines !

Les éclaireurs déchargèrent encore leurs armes sur les Peaux-Rouges qui arrivaient au pas de course ; puis ils se retirèrent plus avant dans le fourré, où ils purent défier les poursuites.

En effet, au bout de peu de temps, les Kiowas abandonnèrent cette battue inutile et retournèrent bredouille dans le camp, où ils furent accueillis par les éclats de rire moqueurs de leurs squaws.

Ils ne se doutaient pas que les deux éclaireurs, revenus sur leurs pas, faisaient furtivement le tour du camp, en décrivant un grand cercle qui les amenait à son extrémité sud.

— Dis donc, mon vieux Billy, fit tout à coup Hickock d'un ton délibéré ; est-ce que tu ne trouves pas qu'il fait un peu frisquet pour se promener dans la forêt en costume de bal, comme te voilà, décolleté et les bras nus ?... Si ce n'est pas une question de coquetterie, je t'engage vivement à reprendre tes vêtements.

— C'est ça, moque-toi, par-dessus le marché ! grommela le chef des éclaireurs. Naturellement, j'aimerais mieux avoir ma veste et ses accessoires que de me promener en costume de bal, comme tu dis. Mais je ne vois pas le moyen....

— Le moyen ? C'est pourtant bien simple. Je pense que nous avons assez de revolvers pour en prendre un dans chaque main ; n'est-ce pas ?

— Sans doute ; mais je ne voudrais pas, mon vieux, te voir risquer ton scalpe pour mes vêtements !

Wild Bill se mit à rire silencieusement et s'assura que ses deux revolvers étaient chargés.

— Quelle bêtise, Billy ! dit-il enfin. On ne touchera pas à mon scalpe, et je vais aller chercher tes habits... Je suis choqué de te voir sous ces légèrès atours !... Maintenant, si cela t'ennuie de rester seul, tu peux m'accompagner.

Buffalo Bill consentit en riant. Il connaissait l'entêtement de son compagnon, aussi fort que le sien propre, et il n'essaya plus de combattre sa résolution.

Les deux éclaireurs firent donc une invasion subite dans le camp des Kiowas. Les Peaux-Rouges, surpris et épouvantés de voir près d'eux ces hommes qu'ils croyaient en fuite, incapables de supposer qu'ils avaient l'audace de revenir seuls, les crurent accompagnés d'une troupe de Visages-Pâles et prirent la fuite, non sans tirer quelques coups de fusil qui atteignirent, d'ailleurs, pour la plupart, des gens du village.

Le paquet de vêtements de Buffalo Bill était à l'endroit même où on l'avait jeté en le déshabillant pour le faire passer par les verges. Il le ramassa lestement et rentra dans le fourré avec Wild Bill. Puis ils se hâtèrent de mettre le fleuve entre eux et les Peaux-Rouges.

Arrivés sur l'autre rive, ils continuèrent de marcher au pas gymnastique pendant plusieurs heures avant de s'accorder un peu de repos.

— Je ne m'étonne plus de la disparition de Tom, dit le maître éclaireur, lorsqu'ils se reposèrent enfin, sans toutefois allumer de feu.

«Le forêt est remplie d'Indiens... Dieu sait si nous n'allons pas en rencontrer bientôt une nouvelle bande!

— C'est vrai pour ce qui concerne l'enlèvement, répondit Wild Bill. Mais tout cela ne m'explique pas comment ces diables rouges ont pu emmener le petit sans laisser de traces.

Buffalo Bill murmura quelques paroles inintelligibles. Lui non plus ne s'expliquait pas ce qui préoccupait tant son compagnon. Mais la fatigue avait enfin raison de sa nature de fer. Il s'étendit sur le sol, roulé dans une couverture, et s'endormit d'un profond sommeil.

Wild Bill ne fut pas long à suivre son exemple. Les deux éclaireurs dormirent jusqu'au point du jour.

Ils se hâtèrent alors de se remettre en marche, sachant que les Kiowas surpris par eux dans leur camp attendaient sans aucun doute le lever du soleil pour suivre leur piste toute fraîche et se venger cruellement de l'outrage qu'ils leur avaient fait subir.

Ils regagnèrent le campement du convoi sans autre incident. On les y attendait dans une grande inquiétude, et ils y apprirent un événement plus pénible encore, et plus douloureux, s'il était possible, que la disparition de Tom.

Quelques heures avant leur retour, Kate Ruscott avait été enlevée par une bande d'Indiens. A en juger par les traces fort nettes de leur passage, ce devaient être des Kiowas.

La jeune fille avait été faire une promenade autour du camp et avait dû être attaquée par cinq Kiowas, qui l'avaient entraînée malgré une résistance désespérée. C'est du moins ce que crurent démenter ses amis, d'après les empreintes laissées sur le sol.

California Joe et quelques hommes allaient se mettre à sa recherche lorsque les deux éclaireurs revinrent au camp.

Les deux Bill oublièrent aussitôt toutes les fatigues et les épreuves de leur expédition et se déclarèrent prêts à se joindre à ceux qui partaient pour secourir la jeune Américaine.

Il fut convenu que le vieux Nick Wharton resterait au camp pour le défendre, tandis que les deux éclaireurs et California Joe entreprendraient de relever la piste encore fraîche.

On pouvait compter sur la plus grande persévérance et la constance la plus opiniâtre, en même temps que sur l'habileté la plus experte et le courage le plus éprouvé, dans la recherche de Kate. La fille du pionnier s'était fait aimer profondément de ces

hommes intrépides, et la pensée du sort qui la menaçait, s'ils ne parvenaient pas à la sauver à temps, soutenait et stimulait leur incomparable énergie.

Ils suivirent la piste jusqu'à une heure avancée de la nuit et ne s'accordèrent que peu de repos, sans prendre la peine de chercher un campement, couchant sur le lieu même où ils étaient forcés par les ténèbres d'interrompre leur chasse.

Comme ils reprenaient la piste, le lendemain à l'aube, ils virent, à leur grande surprise, venir à eux un cavalier kiowa. Il était seul et accourait à toute bride.

Buffalo Bill reconnut en lui le Tigre des Kiowas.

Le maître éclaireur avait déjà fait part à ses compagnons de l'accord qu'il avait conclu avec Tahrokee.

Leur anxiété en attendant l'arrivée du jeune chef était donc facile à comprendre.

Lorsque Tahrokee fut arrivé devant eux, il arrêta net son cheval, s'inclina avec une noblesse pleine de grâce, et, tirant son couteau à scalper, il le présenta à Buffalo Bill.

Celui-ci fit une affreuse grimace. Il comprenait que la mission confiée par lui au jeune chef avait échoué, et que, fidèle à sa parole, Tahrokee venait se remettre à la discrétion de son vainqueur.

Buffalo Bill regarda le jeune chef à la peau de tigre et pâlisait d'angoisse à la pensée que peut-être le pauvre Tom avait déjà expiré au poteau du supplice.

Heureusement Tahrokee le détrompa bientôt.

— Le jeune Visage-Pâle est prisonnier d'une autre bande de Kiowas que la mienne, expliqua le Tigre des Kiowas. Le Grand Conseil a refusé de me le livrer. C'est pourquoi, Pae-has-ka, Tahrokee l'apporte ton scalpe.

— Dieu soit loué!... Tom est donc encore en vie! s'écria Buffalo Bill.

Et les rudes coureurs de prairies qui l'accompagnaient, aussi émus et angoissés que lui, respirèrent plus librement; mais ce soulagement fut de courte durée.

Le chef kiowa s'inclina encore.

— Il vit; demain au lever du soleil ils le feront mourir au milieu des supplices. L'homme de la médecine a affirmé que seul le sacrifice d'un Visage-Pâle pouvait apaiser le courroux du grand Wakantanka. C'est pourquoi le jeune prisonnier doit mourir.

Ils s'attendaient tous plus ou moins à cette nouvelle; et cependant leur cœur se serra.

— Eh bien! dit le chef des éclaireurs, j'irai moi-même, sous la protection du drapeau blanc, dans le camp de ces Kiowas. Je parlerai aux chefs et aux

anciens, je leur dirai... Mais, Tahrokee, crois-tu qu'ils m'accorderont un sauf-conduit ?

Tahrokee prit le temps de la réflexion.

— Je le crois, dit-il enfin. Mon peuple est loyal et fidèle, mais il y a quelques coquins parmi eux, de même que partout.

« Pae-kas-ka, il faut te mettre en garde contre ceux-là ; ils sont capables de tenter de te tuer malgré la volonté du Conseil. Si tu viens en parlementaire, le Conseil ne souffrira pas qu'on te retienne prisonnier ; il ne pourra pas te refuser un sauf-conduit.

— Eh ! bien ! allons-y sur-le-champ ! décida Buffalo Bill.

« Peut-être réussirai-je à décider le peuple kiowa à faire la paix.

Tahrokee hocha la tête.

— Je ne crois pas, dit-il. Mon peuple a soif de guerre et de sang !

Le maître éclaireur avait, cependant, une idée qu'il ne disait pas. Il s'était fait la conviction raisonnée, d'après les traces relevées par lui, que Kate avait été conduite par ses ravisseurs au camp principal des Kiowas, où se trouvait déjà le jeune Tom.

Ce serait pour lui un beau triomphe si, grâce à son adroite éloquence, il parvenait à faire remettre en liberté les deux prisonniers.

Même en cas d'insuccès, il pourrait toujours examiner le camp, en prendre le plan et juger par lui-même des chances qu'offrirait une tentative de délivrance.

Sa résolution était donc prise. Les deux milles qui séparaient la petite troupe des éclaireurs du camp des Kiowas furent franchis en silence.

Pendant le trajet, Buffalo Bill se garda bien de demander à Tahrokee la moindre information au sujet de Kate.

Il était tout à fait contraire à ses principes chevaleresques d'entraîner le jeune chef à un semblant de trahison envers sa tribu.

D'ailleurs, son regard pénétrant lui rendait toute question superflue ; il reconnaissait clairement que la piste de la jeune fille, qu'ils suivaient depuis leur départ du campement, aboutissait en droite ligne au camp principal des Kiowas.

Lorsque la petite troupe fut arrivée à environ un mille de son but, Buffalo Bill commanda la halte et dit aux autres éclaireurs de se mettre à l'abri d'un bois voisin, très épais, pendant qu'il continuerait seul avec Tahrokee.

Cela ne soulevait guère aux hommes de laisser leur chef seul en face des Kiowas ; mais on avait pris l'habitude de ne pas discuter les volontés de Buffalo Bill.

— Ne reste pas trop longtemps auprès de ces maudits chiens ! lui dit Wild Bill en prenant congé. Sinon nous irons voir ce qui se passe, dussions-nous livrer bataille à la tribu entière !

L'apparition du chef des éclaireurs, qui avait fixé un mouchoir blanc au canon de sa carabine, causa une grande agitation dans le camp des Kiowas, bien que Tahrokee fût allé en avant pour prévenir les chefs et les anciens de l'arrivée du négociateur blanc.

On décida aussitôt de ne pas recevoir Buffalo Bill dans le camp proprement dit. Le Grand Conseil se tiendrait hors de l'enceinte fortifiée, et c'est là qu'auraient lieu les pourparlers avec le messager des Visages-Pâles.

Lorsque Tahrokee lui fit part de cette décision, Buffalo Bill sourit d'un air bizarre et peu satisfait. Il ne comprenait que trop bien les raisons pour lesquelles on ne voulait pas le faire pénétrer dans l'enceinte du camp.

Le Sort des Prisonniers.

Les Kiowas qui avaient fait prisonnier le jeune Tom l'avaient conduit sans retard à leur camp principal.

S'ils avaient pris tant de peine pour cacher leurs traces, c'est que, d'après des rapports erronés, ils craignaient que des soldats réguliers de l'armée américaine ne fussent en route pour venir prêter main-forte au convoi.

Ils ne voulaient pas que leurs empreintes menassent ces soldats au camp, car, ou bien les Kiowas se seraient vus forcés de l'abandonner, ou ils auraient soutenu une attaque dont ils prévoyaient trop les conséquences.

Arrivés à l'arbre renversé à partir duquel les éclaireurs avaient perdu la piste, les rusés Kiowas étaient simplement montés dessus, avaient marché jusqu'au bout du tronc dont la dure écorce ne gardait aucune trace de leurs mocassins, puis avaient sauté de là sur une autre souche, et ainsi de suite jusqu'au fleuve.

A ce moment, Tom avait déjà repris connaissance ; les Kiowas lui délièrent les pieds et le forcèrent, sous les plus horribles menaces, de les imiter en faisant les mêmes sauts d'un arbre à l'autre.

Le jeune garçon obéit en rechignant; il n'avait pas le choix, et ce petit exercice n'était qu'un jeu pour ses membres souples et lestes.

D'ailleurs, Tom espérait, au fond de lui-même, que ses amis viendraient à sa recherche et feraient leur possible pour le délivrer. Il voulait se garder en vie jusqu'à là. Il fit donc tout ce qu'il put pour maintenir les Indiens en bonne humeur et montra une docilité étonnante à tous les ordres qu'ils lui donnaient en mauvais anglais.

On atteignit ainsi la rivière sans laisser de traces.

Du dernier tronç d'arbre, les Kiowas sautèrent directement dans le lit du fleuve, dont les eaux étaient fort basses, et y marchèrent pendant plusieurs milles.

Alors seulement les rusés Peaux-Rouges montèrent sur la rive avec leur prisonnier et se dirigèrent tout droit vers leur camp retranché.

Leur arrivée y fut saluée par des acclamations. On tenait enfin une victime à laquelle on allait pouvoir faire expier les hontes des derniers combats!

Le Grand Conseil, aussitôt réuni, se rangea à l'avis de l'homme de la médecine, sorcier et mire, et il fut décidé que Tom périrait au milieu des supplices les plus cruels et les plus raffinés.

Le Tigre des Kiowas, qui assistait au Conseil, avait en vain tenté d'obtenir la grâce du jeune Visagé-Pâle; on la lui avait nettement refusée, et, fidèle à sa promesse, il avait quitté ses frères rouges pour venir se mettre à la disposition du Roi de la Prairie.

Quant à la troupe d'Indiens qui avait rencontré Kate dans sa promenade, elle ne s'était donné aucune peine pour dissimuler son passage.

Après avoir saisi, lié et bâillonné la jeune fille malgré son héroïque résistance, les Peaux-Rouges étaient revenus en droite ligne au quartier général des Kiowas.

L'homme de la médecine avait prédit une victoire éclatante après le supplice de Tom.

On avait donc décidé que, dès que le jeune Visagé-Pâle aurait rendu le dernier soupir, on attaquerait de nouveau le convoi avec toutes les forces disponibles, et qu'on se retirerait après le pillage, pour mettre le butin en sûreté, dans les rochers qui leur servaient de cachettes, au pied des montagnes qui bornaient l'horizon.

Big Fawn, autrement dit Grand Faon, le chef de la troupe des Kiowas, avait mis la jeune prisonnière sur sa selle.

Grand Faon était un gaillard superbe, bien découplé, mais dont le visage régulier et les traits assez

fins, sous la peinture de guerre qui le couvrait, révélaient un orgueil et un contentement de soi rares, même chez un Indien.

Au bout de quelques milles, il se pencha vers sa prisonnière et lui enleva son bâillon.

Il lui sourit d'un air qu'il voulait rendre agréable, la regarda effrontément et se mit à lui parler en mauvais anglais, croyant sans doute que ses attentions ne pouvaient manquer de flatter la pauvre fille.

Mais Kate, une expression de dédain sur les lèvres, ferma obstinément les yeux, pour ne pas voir ce visage qui grimaçait sous le bleu et le vermillon de la peinture de guerre.

Elle opposa le silence le plus absolu à toutes les amabilités du chef, qui, d'abord étonné de ce qu'une misérable squaw osât lui résister, devint peu à peu furieux du mépris de la jeune fille et s'oublia jusqu'à frapper du plat de la main le beau visage aux yeux clos.

Il regretta d'ailleurs ce mouvement brutal.

Lorsqu'on eut fait halte et que le repas fut préparé, il délia les mains de la prisonnière et lui présenta avec un sourire engageant le meilleur morceau de viande.

Kate avait grand faim, mais elle repoussa avec mépris le bras du chef.

— La belle Colombe Blanche doit manger, si elle ne veut pas rejoindre trop tôt le Grand Esprit, dit Grand Faon d'une voix douce. Grand Faon, dès demain, prendra les scalpes des amis de la Colombe; puis il emmènera la Colombe Blanche dans son tepee... elle sera la reine de ses autres squaws!

— Non, par exemple!... s'écria fièrement la jeune fille. Jamais je ne serai la squaw d'un monstre peint comme vous! Je mourrai plutôt!

— Ugh! grogna Grand Faon; la Colombe Blanche est en colère. Mais Grand Faon connaît un bon remède. Les autres squaws frapperont la Colombe Blanche avec des verges jusqu'à ce qu'elle s'approche à genoux du maître et lui baise la main.

Il voulut l'entourer de son bras et l'attirer à lui. Mais Kate se recula vivement et lança au chef une gifle si bien appliquée, que le vaniteux Grand Faon en vit, comme on dit, trente-six chandelles; et, comme dans son mouvement en avant, il ne se tenait que sur un pied, il perdit l'équilibre et culbuta, au milieu des rires de ses guerriers.

Il se releva, tremblant de rage et les yeux sanglants. Il fit mine de tirer son couteau et de s'élaner sur la jeune fille, qui le regardait avec une calme intrépidité.

Mais il se ravisa, remit la lame dans son wampum et fixa sur Kate un regard si dur, accompagné d'un sourire si cruel, que la malheureuse, malgré tout son courage, sentit son sang se glacer dans ses veines.

Pendant le reste du trajet, Grand Faon, qui avait fait monter sa captive sur le poney d'un de ses guerriers, n'échangea plus une parole avec elle.

Quand ils eurent atteint le camp, il se rapprocha.

— La Colombe Blanche est-elle devenue plus raisonnable ? lui demanda-t-il. Grand Faon l'épousera dès que les tentes seront levées !

Et il se baissa pour enlacer la jeune fille. Cette fois, ce fut en vain que Kate tenta de se dégager. Elle était sans force dans les bras musculeux du chef et sentait avec horreur sur sa joue la chaleur de son haleine...

Soudain un jeune homme blanc sortit du tepee voisin. Il bondit sur le Kiowa trop entreprenant, et l'étendit à terre d'un formidable coup de poing.

C'était le brave Tom. Il passait dans la tente du sacrifice, la dernière nuit qui lui restait à vivre, sous la garde de deux guerriers. Les Kiowas, selon l'usage établi, lui avaient ôté ses liens, non par humanité, mais pour lui conserver toute sa force et l'entretenir frais et dispos.

Il était important qu'il pût lutter longtemps contre la mort et fit durer jusqu'à ses dernières limites le spectacle divertissant qu'on allait offrir aux squaws de la tribu.

Il avait entendu l'appel désespéré de Kate au moment où Grand Faon la saisissait dans ses bras, et il s'était jeté hors de la tente avant que ses deux gardiens eussent pu l'en empêcher.

Son acte hardi faillit lui coûter la vie sur place. Grand Faon, furieux, leva son tomahawk sur la tête du jeune garçon.

Mais les gardiens intervinrent, et repoussèrent le chef avec vigueur.

Il ne fallait pas détériorer à l'avance le héros du supplice qui se préparait.

Seulement, comme on ne voulait pas qu'il recommençât un haut fait semblable, le chef commandant le camp ordonna de le lier à un arbre, et l'on attachait à un autre arbre, distant d'une vingtaine de pieds, la pauvre Kate encore toute tremblante de frayeur et de honte.

Les deux jeunes gens pouvaient ainsi se voir et se parler, mais au vu et au su des Kiowas réunis sur la place.

Les deux prisonniers ne jouirent pas longtemps de ce repos relatif.

Grand Faon avait peine à digérer sa seconde défaite, infligée également devant ses guerriers, qui ne s'étaient pas gênés pour rire du coup de poing de Tom, comme ils avaient ri de la gifle de Kate.

Il passa et repassa plusieurs fois devant le jeune homme lié à l'arbre, en ricanant d'un air moqueur, puis il le frappa violemment.

Il ne s'était pas aperçu que Tom, attaché par le milieu du corps, avait les pieds et les mains libres. Avant que le chef des Kiowas pût se rendre compte de ce qui arrivait, le prisonnier lui allongea un tel coup de botte que, pour la troisième fois, Grand Faon mordit la poussière.

Il fallut encore l'intervention des gardiens pour empêcher le Peau-Rouge de tuer net le Visage-Pâle.

Enfin Grand Faon parut se calmer. Il avait compris que tuer cet insolent ennemi d'un coup serait se priver du meilleur de sa vengeance.

Il commença, avec quelques amis, à lancer couteaux et tomahawks à la tête de Tom. Le jeu était assez inoffensif en soi, car les Indiens sont d'une adresse merveilleuse pour planter tout un cordon d'armes autour de la victime sans lui effleurer la peau.

Mais pour être sans danger immédiat, ce plaisir n'en est pas moins effrayant lorsqu'on n'y est pas habitué, et comme Tom ne possédait pas le sang-froid de Buffalo Bill, — loin de là, — chaque fois qu'un tomahawk ou un couteau venait se ficher à quelques lignes de sa tête, il se penchait en avant le plus loin possible, à la grande joie des spectateurs.

Les rires des Kiowas dépitèrent énormément le jeune garçon ; il essaya bien de tenir la tête immobile ; mais lorsqu'il voyait un Peau-Rouge le viser de son tomahawk, il plongeait avec rapidité... et les rires de redoubler !

A ce moment, un jeune guerrier s'approcha des tortionnaires et leur communiqua une nouvelle si importante, qu'ils quittèrent leur victime et allèrent en hâte vers une autre partie du camp.

Tom et Kate ne purent savoir ce dont il s'agissait, car ils ne comprenaient pas le langage des Kiowas.

Ils remarquèrent une grande agitation dans le camp. Ils ne savaient que penser et se demandaient ce qu'ils pouvaient redouter de pire, car ils ne croyaient plus désormais à la possibilité de la délivrance.

Si les pauvres enfants avaient pu savoir que Buffalo Bill venait d'arriver dans le camp pour tenter de les sauver, comme leurs cœurs se seraient joyeusement ouverts à l'espoir !

Tahrokee paie sa Dette.

L'absence du grand sorcier de la tribu, occupé à chercher dans la forêt des herbes possédant des vertus secrètes, ne permit pas de tenir immédiatement la séance du Grand Conseil, car aucune décision ne pouvait se prendre sans lui.

La nuit commençait à tomber lorsque le feu sacré fut enfin allumé au milieu de l'enceinte strictement mesurée selon les rites; et les membres du Conseil s'installèrent autour de la flamme, en allumant leurs calumets.

L'homme de la médecine, vieillard qui avait dépassé de beaucoup les limites ordinaires de la vie, se faisait remarquer par une laideur repoussante, assez rare chez cette race où les beaux types humains ne manquent pas.

Ses yeux féroces luisaient dans un visage décharné, et son expression était si haineuse et si obstinée, que le maître éclaircur vit tout de suite qu'il avait là un ennemi dont il ne pourrait pas venir à bout.

De son côté, dès la réunion du Conseil, Grand Faon s'employa de tout son zèle à persuader aux anciens et aux autres chefs de ne pas rendre aux prisonniers la liberté.

La séance ayant été ouverte par une invocation au grand Wakantanka, la parole fut donnée au chef des éclaircurs.

— Ecoutez-moi, Chefs illustres! commença Buffalo Bill d'une voix vibrante en promenant sur son entourage ses yeux étincelants. Je viens ici vous demander la mise en liberté de deux prisonniers: un jeune homme et une jeune fille. Je viens aussi réclamer de vous que vous observiez la paix, et que vous n'attaquiez plus, notamment, un convoi que je guide et protège.

— Ugh! cria Grand Faon, se dressant subitement et parlant comme s'il sifflait entre ses dents serrées. La Visage-Pâle parle avec impudence!

«Comment ose-t-il nous poser d'aussi insolentes conditions? Il n'a rien à nous offrir en échange des prisonniers! Tandis que, dès que nous aurons attaqué le convoi avec nos forces réunies, il sera à notre merci, hommes et biens!

Les anciens et les chefs eurent un geste d'approbation.

Buffalo Bill cachait avec peine son dépit.

— Il est vrai que nous n'avons pas de prisonniers à offrir en échange des vôtres, reprit-il; mais...

A ce moment, il fut encore interrompu. Tahrokee s'était levé impétueusement.

— Non, ce n'est pas vrai! s'écria le Tigre des Kiowas. Tahrokee est le prisonnier du Chef à la Longue Chevelure; il est lié par sa parole, et il doit se livrer si le jeune Visage-Pâle est mis à mort! Tahrokee ne craint pas de mourir. Mais, Chefs, si vous croyez que ma vie puisse être utile à la tribu, conservez-la en rendant le jeune Visage-Pâle!

— Et moi je vous dis qu'une vengeance sanglante tombera sûrement et rapidement sur la tête des Kio-

was, s'ils touchent à un seul cheveu du jeune Visage-Pâle! s'écria à son tour Buffalo Bill.

Puis, avec une éloquence admirable, il décrivit aux anciens et aux chefs du Grand Conseil comment leur nation serait impitoyablement détruite, jusqu'aux enfants et aux squaws, par les canons et les carabines du Grand Père Blanc de Washington.

— Ugh! répondit Grand Faon d'un ton railleur. Le Grand Père Blanc de Washington ne saura jamais rien de tout cela. Dès que le jeune Visage-Pâle aura expiré au poteau du supplice, nous renouvellerons l'attaque du convoi, nous tuerons tous les hommes et nous prendrons les squaws pour nos wigwams. Quand les coyotes auront dévoré les cadavres dans la Prairie, comment les soldats du Grand Père Blanc sauront-ils que ce sont les Kiowas qui ont accompli ce haut fait?...

— Grand Faon parle en orgueilleux! répliqua le chef des éclaircurs avec ironie. Les Kiowas ont-ils appelé à leur secours une demi-douzaine d'autres tribus?... Ils devraient pourtant bien savoir que seuls ils ne peuvent se rendre maîtres de notre convoi! Je pense qu'il leur en a coûté déjà assez de guerriers pour qu'ils se rendent compte de cette vérité!

— Chien de Visage-Pâle! cria Grand Faon au comble de la fureur. Oses-tu nous braver jusque devant le feu de notre Conseil?...

Et sur la tête de l'éclaircur il leva le tomahawk que, contrairement à l'usage adopté dans les autres tribus, les Kiowas ont le droit de porter même au Conseil.

Mais le hasard voulut que, quelques minutes auparavant, Tahrokee fût venu se placer tout près de Buffalo Bill. Il était armé comme Grand Faon, et son bras gauche était protégé par un bouclier en bois recouvert de cuir de buffle.

Instinctivement, le Tigre des Kiowas sauta en avant pour garantir le maître éclaircur du coup que lui portait Grand Faon. Son bouclier levé heurta le menton de l'agresseur qui tomba en arrière comme une masse.

A son tour, Tahrokee leva son tomahawk au-dessus de sa tête et s'écria d'une voix retentissante:

— Ainsi périssent tous ceux qui tentent de souiller l'honneur des Kiowas!

Et il lançait autour de lui un regard de défi. Mais personne, pas même l'homme de la médecine, ne parut vouloir lui demander compte de son action.

Tous pensaient que le meurtre d'un parlementaire placé sous la protection du drapeau blanc et admis devant le feu du Conseil, constituait le crime le plus vil qu'on pût imaginer, et que le geste impulsif de Grand Faon, s'il n'avait été réprimé, aurait flétri les Kiowas aux yeux de toutes les tribus indiennes.

L'homme de la médecine s'approcha à pas comptés du chef qui gisait immobile.

— Notre frère est mort ! prononça-t-il après un rapide examen.

C'était vrai. Le coup violent donné par le boucher avait non seulement brisé la mâchoire de Grand Faon, mais avait encore, en renversant le chef, provoqué une rupture de la colonne vertébrale dont le résultat immédiat avait été la mort.

Au milieu d'un morne silence, les guerriers enlevèrent le cadavre et l'emportèrent dans son tepee ; puis les négociations reprirent gravement.

L'homme de la médecine prit la parole et s'opposa en termes virulents à la mise en liberté des prisonniers. Il alla même jusqu'à menacer les Kiowas de la vengeance du grand Wakantanka s'ils n'obéissaient pas à ce qu'il donnait comme un ordre d'En-Haut. Il conclut en s'écriant :

— Ecoutez, braves Kiowas ! écoutez et jugez vous-mêmes ! Quels sont les guerriers du grand Wakantanka ?... Ce sont les éclairs, le tonnerre, la tempête, déchaînées par sa volonté toute-puissante !... Il dit à nos cœurs : Arrêtez-vous ! et nos cœurs s'arrêtent. Si vous irritez le Père Blanc de Washington, ses soldats pourront essayer de vous tuer... Tandis que si le grand Wakantanka combat contre son peuple, son peuple doit mourir, car le Grand Esprit est le maître de la vie et de la mort !

Le sorcier fut acclamé avec transport par toute l'assemblée, et Buffalo Bill comprit qu'il lui fallait renoncer à tout espoir de conciliation, et qu'il faudrait combattre jusqu'au bout.

— Chef à la Longue Chevelure, lui dit le grand chef des Kiowas, tout autre échange de paroles est superflu. Les Kiowas veulent la guerre, et ils refusent d'écouter tes paroles de paix !

« Le jeune Visage-Pâle mourra demain au lever du soleil, lentement torturé par nos guerriers au poteau du supplice. La fille écherra en partage à celui qui se sera le plus distingué à la prise du convoi.

« Pac-has-ka doit quitter le camp. Il sera tué ou fait prisonnier si, dans une heure, il se montre encore dans le voisinage de nos wigwams.

« Ainsi parlé-je, moi, le grand chef des Kiowas !

— Ugh ! tu parles bien ! murmura Buffalo Bill entre ses dents.

Mais il n'insista pas. Il savait que c'était inutile.

Si on voulait revoir Tom et Kate, il s'agissait maintenant de les délivrer par la force.

Le maître éclaircur monta donc à cheval et sortit du camp, suivi de près par Tahrokee qui se considérait comme son prisonnier et ne voulait pas le quitter.

La Défaite des Kiowas.

Le chef des éclaireurs et son compagnon rouge décritrent un grand circuit en quittant le camp, avant de rejoindre Wild Bill et California Joe, et ils ne reprirent le droit chemin que lorsqu'ils furent certains de n'être pas suivis.

Ils atteignirent enfin l'endroit où étaient restés les deux autres éclaireurs.

Là, à la grande surprise de Buffalo Bill, le premier qui l'accueillit avec un transport de joie fut le vieux Nick Wharton, qu'il avait laissé à la garde du convoi...

Le cœur du scout battit violemment pendant une minute.

— Nick !... s'écria-t-il. Pourquoi es-tu venu jusqu'ici, vieux camarade ? J'espère bien qu'aucun événement grave ne s'est produit, qui rende notre présence nécessaire au convoi !... Nous avons déjà tant de besogne pour cette nuit dans ce voisinage !

— Une question, Billy, avant de te répondre, dit le vieux trappeur d'un air anxieux. As-tu fait la paix avec cette race de mauvais chiens, oui ou non ?

— Non.

— Tonnerre ! voilà quelque chose de bien ! Je crois que, du plaisir que j'en ai, je me mettrais à élever des serpents à sonnettes !... cria le vieillard avec enthousiasme.

Buffalo Bill le regarda d'un air surpris.

— Es-tu changé en énigme, Nick ? demanda-t-il. C'est cela qui te fait jubiler ?

— Bien sûr, que c'est cela... Et ce niais de Tom, et cette jolie Kate sont encore en vie ? reprit Wharton sans se laisser décontenancer.

— Merci pour l'intérêt que tu leur portes, répondit Buffalo Bill un peu choqué du ton léger de Nick. Le pauvre Tom mourra demain dans les tortures...

— En voilà des nouvelles épatantes ! cria le vieux trappeur avec l'accent d'une joie irrépressible.

— Ah ça ! aurais-tu par hasard quelque chose de fêté ? demanda Bill Cody qui ne parvenait pas à s'expliquer l'attitude de son vieil ami dans des circonstances aussi graves.

Mais Nick Wharton exultait. Il lançait en l'air son bonnet de peau d'écureuil, le rattrapait sur le bout de son nez et faisait mille autres gamineries dignes d'un écolier en vacances.

— Hourra ! cria-t-il. En avant pour la chasse aux Peaux-Rouges !... Pas un seul de ces chiens ne nous échappera cette nuit !

Buffalo Bill était à bout de patience. Il saisit le vieux par l'épaule et se mit à le secouer si vigoureusement qu'il fallait toute la solidité de ce vieux chéno pour se tenir sur ses pieds.

— Me diras-tu ce que tu as ? cria-t-il. Vieux fou, qui t'amuses à esclaffer rire, pendant qu'on prépare le supplice et la honte de deux de nos amis !...

Alors le vieux Nick, tout rayonnant de joie, raconta que, peu après le départ des éclaireurs, deux escadrons de cavalerie avaient passé devant le camp. Ils venaient de faire une reconnaissance dans la Prairie et ils avaient aperçu le convoi. A la disposition du camp, ils avaient vite deviné que tout n'était pas normal de ce côté-là et s'étaient hâtés d'accourir.

Lorsque le capitaine eut appris par Nick l'état des choses, il laissa trente hommes pour défendre le camp, et lui-même, avec le reste des soldats et le vieux trappeur, s'était mis sur la piste des éclaireurs, pour leur offrir, le cas échéant, un secours efficace.

Fortement ému, Buffalo Bill suivit ses amis dans le bois, où il trouva, en effet, les braves jaquettes blanches installées auprès de leurs chevaux.

Le capitaine Dayton, qui avait le commandement de la troupe, comptait parmi les meilleurs amis du chef des éclaireurs ; les deux braves se jetèrent sans façons dans les bras l'un de l'autre.

— Enfin, te voilà, mon vieux camarade ! dit le capitaine Dayton. Nous avions peur que tu n'aies conclu la paix avec les diables rouges, nous faisant perdre par là une belle occasion de leur donner une leçon !... Maintenant ils n'ont qu'à se bien tenir ! Ils vont recevoir une frottée qu'ils n'oublieront pas de sitôt !

— Je n'en doute pas, Dayton ! répondit en riant le maître éclaireur. Seulement il te faudra déployer toute la stratégie. Nous avons deux de nos amis prisonniers des Kiowas ; pour les sauver, il est nécessaire de prendre ces coquins à l'improviste. S'ils nous voient venir, si nous ne fondons pas sur eux comme une tempête qui éclate dans un ciel serein, ils auront le temps de mettre à mort le pauvre Tom et la charmante Kate, la fille de Ruscott, et ils n'y manqueront pas, tu peux y compter !

— A vos ordres, Colonel Cody ! fit le capitaine d'un ton de bonne humeur.

— Farceur ! dit le maître éclaireur en lui envoyant une affectueuse bourrade. Voici mon idée. Je me glisierai avec quelques-uns de nos gens dans le camp, dès que les Indiens seront couchés. Je tâcherai de savoir où ils ont mis les prisonniers. Ce ne sera pas très difficile. Tom est sûrement dans la tente du sacrifice, qui se trouve sur un petit monticule et domine toutes les autres. La vie de Tom est en danger, car, au premier coup de feu qu'ils entendront, ses gardiens lui enfonceront un couteau dans le cœur... Les coquins essayeront au contraire de soustraire Kate à nos recherches, mais ils ne la tueront pas ; ils attachent un grand prix à sa possession.

— Et que comptes-tu faire lorsque tu auras trouvé ce jeune Tom ? demanda le capitaine avec curiosité.

— Eh bien ! nous tuerons les sentinelles et nous tenterons de nous défendre dans la tente du sacrifice jusqu'à ce que vous veniez à notre secours.

— Et la jeune fille ?

— Nous tâcherons également de la découvrir. En tout cas nos amis nous trouveront dans la tente du sacrifice ou dans ses environs immédiats, dit le chef des scouts qui parlait des terribles dangers qu'il allait affronter avec la tranquillité et l'air souriant qu'on prend pour combiner une promenade du dimanche.

— Si tout ne marche pas à souhait, ce ne sera pas notre faute, dit le capitaine Dayton. Tu peux compter sur moi, mon vieux camarade... Dès que tu donneras le signal, nous accourrons bride abattue pour envahir le camp.

— J'en serai charmé, car il est probable que nous aurons un besoin pressant de secours. Si je ne me trompe, nous piquons une tête dans le chaudron du Diable et les Kiowas vont nous faire passer de vilains quarts d'heure.

— Combien d'hommes comptes-tu emmener ?

— Trois, pour pouvoir au besoin faire un whist avec un mort, répondit le maître éclaireur d'un ton à la fois macabre et jovial.

— Ne dis donc pas de blagues, Billy ! s'écria Dayton, effrayé. Prends-en au moins une douzaine ! Ce que tu vas tenter n'est pas un jeu d'enfants !

— Non certes ! C'est précisément pourquoi je n'en veux que trois, dit Buffalo Bill. Je t'avoue, mon cher Dayton, que je n'ai pas la moindre envie d'être découvert et scalpé au moment où nous pénétrerons dans le camp... Moins nous serons, mieux cela vaudra. D'ailleurs, rassure-toi. Les trois hommes que j'emmène en valent à eux seuls trente-six, car ils s'appellent Wild Bill, Nick Wharton et California Joe !

— Rien que cela... Tous mes respects ! fit le capitaine en s'inclinant. Quatre gaillards de cette trempe, ayant chacun deux revolvers aux mains, sont, en effet, capables de tenir en échec un grand nombre de Peaux-Rouges, et les renforts ne seront pas loin.

Tous les préparatifs furent donc faits en vue du combat imminent.

Le capitaine Dayton, voyant Tahrokee toujours auprès de Buffalo Bill, ne put s'empêcher d'en témoigner quelque inquiétude. Il se méfiait un peu de l'Indien. Il proposa à son ami de mettre aux fers le Tigre des Kiowas.

— Ce serait plus prudent, dit-il.

— Pas du tout, répondit le maître éclaireur. Je réponds de Tahrokee comme de moi-même, et je m'oppose formellement à cette prétendue mesure de prudence.

Les événements prouvèrent en effet que le chef des scouts avait raison en se fiant au Tigre des Kiowas.

Qu'il se doutât ou non de ce qui se préparait contre sa tribu, et quels que pussent être ses sentiments personnels, Tahrokee considérait sa vie comme perdue. Il conservait une dignité grave, demeurant à la place que lui avait assignée Buffalo Bill, sans paraître se soucier de ce que faisait le reste des Visages-Pâles.

Jamais encore le temps n'avait paru si mortellement long au maître éclaireur qu'en ce moment où il attendait, inactif, l'heure de commencer l'action avec ses camarades.

Dans son impatience de délivrer les prisonniers, il aurait voulu, par instants, attaquer tout de suite le camp des Kiowas.

Mais la sagesse reprenait bientôt le dessus, et il se disait que, pour mettre toutes les chances de son côté, il lui fallait attendre après minuit.

D'un autre côté il était tourmenté de la crainte que les Peaux-Rouges ne lui jouassent un tour qui aurait détruit au dernier moment tout son plan de délivrance.

Ils avaient, il est vrai, décidé de faire mourir au point du jour le jeune prisonnier. Mais s'ils avaient changé d'avis! Si, dans la crainte d'un retour de Paé-has-ka, le chef redouté, ils avaient avancé l'heure du supplice et l'avaient fixé au commencement de la nuit!...

Quelques heures venaient de sonner, le moment d'agir était venu.

Buffalo Bill, qui était resté à promener son inquiétude sur la lisière du bois, attendait l'arrivée de ses compagnons.

Quelques secondes après, en effet, Wild Bill, Nick Wharton et California Joe sortirent à cheval de l'ombre des branches, conduisant par la bride le cheval du chef.

Un des chasseurs les accompagna presque jusqu'au camp des Kiowas.

Arrivés là, les quatre éclaireurs mirent pied à terre; le chasseur emmena les quatre montures, et les amis se mirent en devoir d'accomplir leur hardi coup de main.

Les deux escadrons du capitaine Dayton s'étaient également mis en selle, et ils cernaient le camp de tous les côtés, de sorte que, dès le premier coup de feu tiré par les éclaireurs, l'attaque se produisit, décisive.

Buffalo Bill et ses trois compagnons s'étaient jetés dans l'herbe et avançaient à la mode indienne, rapidement et silencieusement, en rampant à plat ventre.

Ils approchèrent du camp des Kiowas, sans que les premiers postes de sentinelles, qu'ils avaient déjà dépassés, eussent seulement soupçonné leur présence.

Les dangers auxquels ils s'exposaient leur apparaissaient plus grands à chaque instant.

Les postes étaient fortement occupés et les guerriers rouges faisaient bonne garde. Sans aucun doute, ils craignaient une attaque nocturne, car ce n'est pas la coutume des Indiens de déployer autant de vigilance, la nuit autour d'un camp retranché.

— Ma foi! chuchota le maître éclaireur, la seule chose que nous ayons à faire, si nous ne voulons pas être pincés, c'est de tuer, ou, tout au moins, de bâillonner les sentinelles qui nous barreront le chemin. J'ai horreur de tuer par surprise, mais en ce moment nous n'avons pas le choix, si nous voulons atteindre le camp à temps pour sauver le pauvre Tom.

— Ne fais donc pas de sentiment à propos de quelques misérables coquins! s'écria Wild Bill avec colère. Le monde peut se passer d'une ou deux poignées de ces propres à rien!

— Ah! pour sûr! on aimerait autant élever des serpents à sonnettes! grogna Nick Wharton. Allons-nous mettre des gants pour toucher ces diables rouges, qui se réjouiraient d'avoir nos scapées?...

— C'est bon, mon vieux, répondit Buffalo Bill à voix basse. Wild Bill et moi, nous supprimerons la sentinelle de droite. Occupe-toi avec Joe de celle de gauche, et surtout expédie-la silencieusement; autrement tout est perdu!

Les deux rudes pionniers répondirent par un grognement qui en disait long. Buffalo Bill pouvait être sûr que l'ouvrage serait bien fait. Ces deux hommes n'avaient aucune pitié à l'égard de la race rouge et n'attachaient pas plus d'importance au meurtre d'un Indien qu'à celui d'un cerf ou d'un castor.

Soudain, le guerrier vers lequel s'avançaient Nick et California Joe donna des signes d'inquiétude. Il allait et venait à grands pas, tandis que ses yeux fouillaient les hautes herbes de la Prairie, doucement agitées par la brise du soir.

Il se pencha même en avant, comme s'il eût senti l'approche d'un danger... Mais avant qu'il eût pu pousser le cri d'alarme qui eût averti la sentinelle la plus rapprochée, California Joe, lançant son bowie-knife avec une adresse incroyable, lui coupa la gorge, et le guerrier s'affaissa avec un râle presque imperceptible.

California Joe, se penchant sur lui, vit qu'il avait rendu le dernier soupir.

L'autre guerrier tournait le dos aux éclaireurs. Il ne se douta de leur présence que lorsque Buffalo Bill l'étendit raide mort d'un coup de crosse.

Enfin les quatre amis pénétrèrent dans l'intérieur du camp des Kiowas.

Il semblait désert. Quelques chiens erraient seuls parmi les tentes. Lorsqu'ils flairèrent les hommes

qui arrivait furtivement, ils se mirent à aboyer avec furor.

— En avant! cria Buffalo Bill redoublant de vitesse. Ces chiens de malheur vont réveiller tout le camp.

Bientôt les quatre amis aperçurent la tente d'un sacrifice. Une seule sentinelle la gardait, mais elle les vit tout de suite et poussa un cri aigu, tout en lançant son tomahawk à la tête du vieux trappeur.

— Peste! s'écria Nick Wharton. En voilà une réception! C'est à vous donner envie d'élever des serpents à sonnettes!...

Tout en disant cela, il se baissait si bas que la hache passa juste au-dessus de sa tête et alla s'enfoncer dans le sol quelques mètres plus loin.

Mais en même temps qu'il se baissait, il avait levé son revolver et tué la sentinelle.

Il importait peu maintenant de faire du bruit; les Kiowas avaient été réveillés par les aboiements des chiens, et les éclaireurs ne pouvaient plus cacher leur présence.

Lorsque les quatre héros pénétrèrent dans la tente d'un sacrifice, ils y virent un Indien, les yeux étincelants de rage et la bouche écumante, qui levait son couteau sur la tête du malheureux prisonnier.

C'était le vieil homme de la médecine. Il avait couché à côté de Tom pour mieux le surveiller.

Réveillé par le cri d'alarme et le coup de revolver, le farouche vieillard avait tout de suite compris ce qui se passait, et il se jeta sur le jeune Visage-Pâle pour le tuer.

Heureusement pour Tom que Buffalo Bill, entrant le premier dans la tente, tenait son revolver à la main. Il tira sans prendre le temps de viser, au moment où le sorcier allait enfoncer sa lame dans le cœur du jeune homme. La balle de l'éclaireur le frappa juste au milieu du front; le couteau tomba par terre, et l'homme de la médecine s'affaissa, guéri de tous les maux de cette vie dont il avait si longtemps supporté le fardeau.

Les quatre amis coupèrent aussitôt les liens de Tom et lui demandèrent où était Kate Ruscott.

— Dans la première tente de gauche, répondit le jeune homme. Elle y est seule, mais trois guerriers la surveillent au dehors.

Buffalo Bill mit rapidement un revolver dans la main de Tom, pour qu'il pût se défendre; puis il quitta la tente avec ses compagnons, pour courir au tepee voisin.

Ils n'avaient pas fait dix pas, que les gardiens de la jeune fille se jetèrent au-devant d'eux. Mais les éclaireurs n'étaient pas d'humeur à se laisser arrêter longtemps. Leurs revolvers partirent et les

trois Kiowas roulèrent sur le sol dans les spasmes de l'agonie.

Le camp était à ce moment en pleine agitation.

Les guerriers, réveillés par les aboiements des chiens, les coups de feu des éclaireurs, les cris de douleur des gardes, se précipitaient hors de leurs tepees, cherchant la cause de ce vacarme.

Lorsqu'enfin ils s'en furent rendu compte, les Kiowas, avec des cris furieux, se jetèrent sur les éclaireurs. Leur nombre était écrasant, ils étaient bien armés; mais les amis venaient juste d'atteindre la tente où Kate était prisonnière.

Buffalo Bill, avant d'y entrer, jeta un regard.

Il vit Kate, les bras et les jambes entravées. Lorsqu'il pénétra brusquement dans la tente, elle eut un mouvement d'épouvante. Mais elle poussa un cri de joie en reconnaissant le scout, qui lui apportait la liberté.

— Tom! cria Buffalo Bill d'une voix tonnante, coupe les liens; place-toi à côté de miss Kate et défends-la au péril de ta vie! Il faut que nous tenions en échec cette bande de lous rouges!

Les éclaireurs, épaule contre épaule, tiraient avec un sang-froid inaltérable sur les Kiowas, qui arrivaient en courant confusément.

Malgré leur adresse et leur vaillance, ils n'auraient pu lutter longtemps contre la masse des Peaux-Rouges, si les braves «jaquettes bleues» ne s'étaient présentées exactement au rendez-vous.

Une fanfare retentissante éclata tout à coup aux oreilles charmées des éclaireurs, annonçant l'arrivée du renfort.

Les escadrons de cavalerie entamèrent l'attaque avec une impétuosité irrésistible. Le combat fut court et terrible.

Au bout de quelques minutes la ruine des Kiowas était consommée.

Un petit nombre seulement d'entre eux parvint à s'échapper dans la nuit; mais la fleur de la nation resta sur le champ de bataille.

Cette grande et terrible leçon porta ses fruits. Des années se passèrent avant que les Indiens osassent attaquer, dans cette région, du moins, un convoi d'émigrants. S'ils gardaient leur haine de race contre les Visages-Pâles, ils avaient appris à les respecter.

Le Tigre des Kiowas fut délié de sa parole par Buffalo Bill. Il voua au maître éclaireur un attachement plein de reconnaissance.

Plus tard, lorsqu'il fut parvenu à réunir les débris de la tribu des Kiowas, il fut nommé grand chef et eut à conduire ses fidèles à un combat sanglant contre les Indiens Corbeaux.

Ceux-ci, sachant combien la force des Kiowas était réduite depuis leur défaite par les Visages-Pâles,

avaient cru le moment venu pour anéantir à jamais les restes de ces ennemis détestés.

Mais ils se repentirent de leur perfidie, car les Kiowas firent sur eux une riche provision de scalpes, parmi lesquels se trouvait celui de l'hypocrite Serpent Jaune.

Mais revenons au convoi.

Il put enfin continuer sa route sous la conduite de California Joe.

Pendant le reste du trajet, Tom et Kate, qui avaient couru ensemble de si grands dangers, sentirent naître entre eux une profonde affection. Aussi, peu après leur établissement dans l'Oregon, la nouvelle de leur mariage ne fut une surprise pour personne.

Faut-il dire que les quatre éclaireurs furent des premiers invités à la noce, pendant laquelle la gaité la plus cordiale ne cessa de régner. Le vieux Nick l'anima par le récit de ses hauts faits et par la façon originale et pittoresque, bien qu'un peu monotone, dont il parlait à tout bout de champ de l'élevage des serpents à sonnettes.

Mais il devint livide, lorsque Buffalo Bill, avec un sérieux imperturbable, lui déclara que le plat qu'il mangeait avec tant d'appétit, — et qui n'était autre qu'un ragoût d'anguilles salées, — avait été préparé exprès pour lui avec des serpents à sonnettes suffisamment bien élevés pour se plier à des usages domestiques.

Le vieux trappeur repoussa son assiette avec horreur, et rien ne put le décider à continuer son repas, malgré tout ce que purent lui dire ses compagnons, qui riaient de bon cœur, et qui lui avouèrent leur supercherie, lui jurant qu'en vérité ces serpents n'étaient que des anguilles.

— Non, mes enfants, dit-il tout frissonnant... Je mangerai demain tout ce que vous voudrez; mais aujourd'hui... brrr! J'en ai assez!... Ne riez pas, vous dis-je, ou je me fâche! Vous m'avez fait une sottise plaisanterie, et j'aimerais mieux élever des serpents à sonnettes...

Le rire homérique de la joyeuse société couvrit le reste de son discours.

— FIN. —



Le prochain fascicule (No. 71) contiendra:

La Victoire du Scout, ou la Mine d'Or du Grand Cañon.

TALISMAN de CHANCE
BIJOU MYSTÉRIEUX

Renforçant, par sa radio-activité
odo-électrique, le dynamisme humain.
Succès scientifique : Odeur Miraculeuse - Pains de Succès

TOUT OBTIENT PAR
L'INFLUENCE PERSONNELLE

FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR

Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la haute mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANCE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT.

Succès certain, surprenant, mais naturel.

Mesdames, tous vos desirs seront satisfaits et vos rêves réalisés ;
Messieurs, tous vos projets, toutes vos ambitions réussiront au delà de vos espérances.

GRATIS 3 petits livres de haute indication la façon d'acquiescer la *Subtile Puissance* ; la demander au
Professeur D'ARIANYS,
villa des Violettes, près TOULOUSE (H-Gn).

Moyen bien simple de conserver SES CHEVEUX

De toutes les maladies qui assiégent notre pauvre humanité, il en est qui pour n'être pas dangereuses, n'en sont pas moins pleines de craintes, d'ennuis et d'anxiété. Nous voulons parler des affections du cuir chevelu.

Pour les combattre, nombreux ont été les moyens préconisés jusqu'à ce jour, nombreuses, hélas ! les déceptions. De l'hygiène ! encore de l'hygiène ! toujours de l'hygiène !

Tenir la tête propre. Pas de lotions irritantes. Frictions une ou deux fois par semaine avec la **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur, M. Grandclément, phénix à Orgelet (Jura), expédie contre 2 fr. mandat ou 2 fr. 10 timbres. 2 fr. 50 pour l'Etranger.

France, 12 fr. les 7 Pots. — étranger, 15 fr. les 7 Pots

Grâce à ce précieux stéarolé qui s'exhale en un parfum doux, agréable et discret : plus de chute de cheveux, plus de décoloration, plus de pellicules, plus de croûtes, plus d'herpès tourmentant, horrible pelade ! plus de démangeaisons, en un mot, plus de maladies du cuir chevelu réputées incurables. A la première friction, la chute des cheveux s'arrête, et la réponse devient extraordinairement abondante.

De nombreux confrères la conseillent aujourd'hui, et les lettres de félicitations qui pleuvent au laboratoire de M. Grandclément, d'Orgelet, ne se comptent plus que par milliers.

Ab. uno disco omnes :

« Monsieur Grandclément,

« De toutes les préparations préconisées jusqu'à ce jour contre la chute des cheveux ou les affections du cuir chevelu et que j'ai tour à tour conseillées à ma clientèle, aucune ne m'a donné des résultats aussi prompts et aussi durables que la **Pommade Philocôme de Grandclément**. Or, malgré mon scepticisme professionnel à l'égard de ces sortes de spécialités, je n'hésite pas à m'incliner devant les faits et à conseiller aux personnes intéressées d'en faire l'essai, comme je l'ai fait moi-même.

D. L. DARNAY,

« De la Faculté de Paris, médecin de la Société des Surveillants de France, médaillé de bronze 1882, 18, rue Truffaut.

« La thérapeutique vient de s'enrichir d'une découverte importante ; à nous praticiens de la propager dans le public.

D. E. DU VERNIOU, »



OISEAUX ATTIRÉS 40
pour VIEUX ANS
à la MAIN.
NOTICE facile, captivante.
en mandat — LOCCA Directeur
13, Boul. Rochechouart. PARIS



RIRE d'AMUSEUR, d'AMUSEUR la société,
demandant les 3 catalogues : Forces,
Attractions, Chansons, Physique, Magie,
Mégatonie, Hypnotisme, etc. Gracia.
BAUDOT, 5, Rue du Garin, Paris.
CARTES POSTALES. GROS, détail.



Buvez sans danger
à la Coupe enchantée de la Vie.
Hygiène — Santé —
Caldouze, produit sur demande
Maison E. GUERIN 17, rue Lefebvre, Paris.



POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce,
l'ado, le mariage, le mariage,
en toute réunion où l'on s'amuse
RIRE et FAIRE RIRE votre adresse et 400
à la 2^e rue de la Paix, 15, 17, rue de la Paix, Paris.
vous recevrez Album illustré 120 pages, 35
gravures comiques, farces, chutes, magie,
sarcasmes, Chans, Mélod, Poèmes, etc.
cartes illustrées, produits de beauté, d'hygiène,
Librairie Spéciale. 11 et 13, rue de la Paix.

La Meilleure **CHUTE DES CHEVEUX** Pellicules, Po-
sibilité, Démangeaisons et l'effet du cuir chevelu, c'est sans contredit
la **POMMADE PHILOCOMÉ VELOUTÉE**, que son Inventeur E. GRAND-
CLÉMENT, phénix à Orgelet (Jura) envoie franco à nos le-
cteurs 2 fr. 10 par 10 timbres, 2 fr. 50 par 10 timbres.

Etranger, franco, contre 2 fr. 50.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORT. appris
SEUL en 4 mois, beaucoup mieux
qu'av. prof. Nouv. Méthode parlante-progressive, pratique,
facile, infatigable, donne la Vraie prononciation, exerce le rais-
onnement le PUR AGENT. Preuve-essai, 1 langue, 100, env. 50 c.
hors France, 1,40 mandat ou timbres-poste français c.
— Maître Populaire, 13-P, Rue Montfaucon, Paris —

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans NICK CARTER, de toujours mentionner cette Publication.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

NOUVEAUTE ORIGINALE Pour 4 fr. je donne 3 poupees, la maman haut, réelle 70c, les filles 26 c. Valdu. 8, faub. Montmartre, Paris.

AVIS AUX LECTEURS

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de **1 fr. 25** l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent Fascicule ou à la

Maison A. EICHLER

41, Rue Dauphine. — Paris, 6^e

QU'EST-CE QUE Le Capitaine Morgan ?

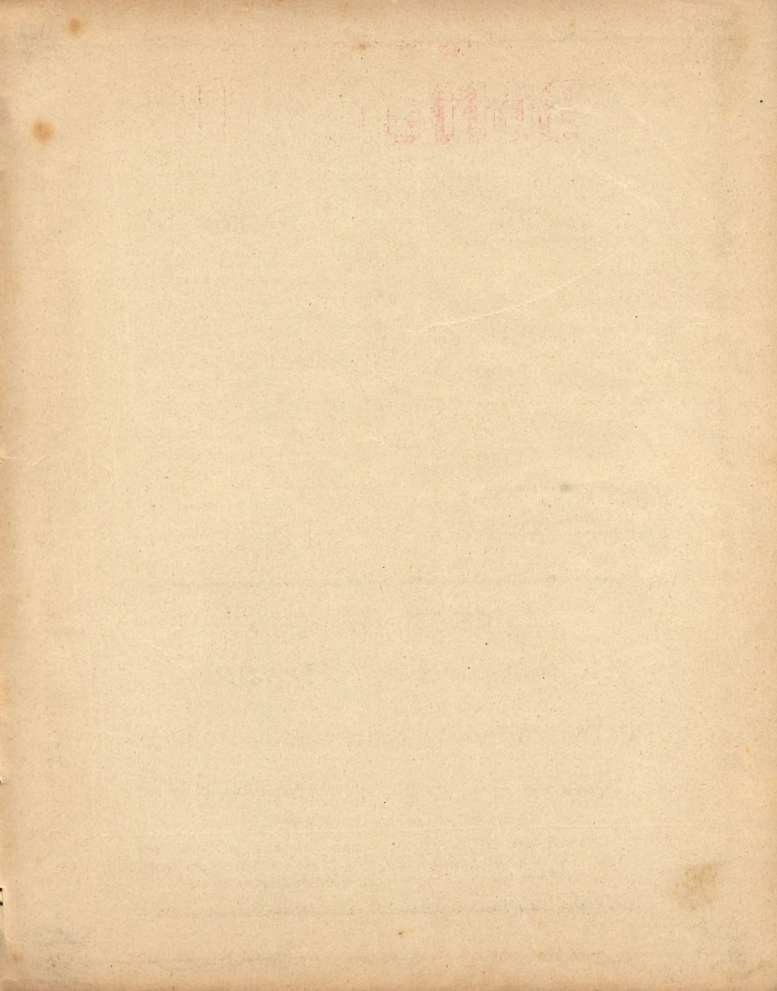
il a vécu, il fut et il est resté

Le plus fameux Pirate de tous les Temps

SOUS LE PAVILLON NOIR

Aventures de Morgan le Pirate

paraît tous les samedis au prix de 0 fr. 15. Chaque livraison contient un récit complet. Pour avoir les numéros parus, on voudra bien s'adresser au **Fournisseur** de cette livraison ou à la **Maison A. Eichler**, 41, rue Dauphine, Paris.



Les Aventures de **Buffalo Bill**

Seule édition originale autorisée par le Colonel **W. F. Cody**, dit **Buffalo Bill**.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- 1. Le Héros du Far-West
- 2. L'Allié inconnu.
- 3. A la Rescousse.
- 4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
- 5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
- 6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
- 7. Les Gardiens du Trésor.
- 8. La Piste de la Vengeance.
- 9. La Flèche fantôme.
- 10. Les Pièges du Désert de la Mort.
- 11. Les Eclaireurs noirs.
- 12. Flair et Courage.
- 13. La Diligence perdue.
- 14. Le Roi de la Frontière.
- 15. Les Compagnons fidèles.
- 16. Une Mission secrète.
- 17. Dans le Ravin des Morts.
- 18. Les Liens qui tuent.
- 19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
- 20. La Lutte mortelle.
- 21. Le Sauveur mystérieux.
- 22. Main Rouge.
- 23. Navarro, le Chef des Renégats.
- 24. Kenton King, le Bandit.
- 25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
- 26. Malo, le Bandit de la Frontière.
- 27. El Sol, le Limier de la Prairie.
- 28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
- 29. Le Spectre de la Prairie.

- 30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
- 31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
- 32. La Jolie Bess.
- 33. Mustang Madge, la Fille du 5^e Régim.
- 34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
- 35. William Frédérick, le Guide mystérieux.
- 36. Coffin Bill.
- 37. Le Rancho des Revenants.
- 38. Les Voleurs de Filles.
- 39. Les Déserteurs.
- 40. Les Loups de la Prairie.
- 41. Les Vautours de la Roche peinte.
- 42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
- 43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
- 44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
- 45. Les Terres maudites.
- 46. Le Secret du Chef sioux.
- 47. Masampa, la Reine indienne.
- 48. La Piste d'un Traître.
- 49. Harry, le vieux Squatter.
- 50. Frank Powell, le Castor Blanc.
- 51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
- 52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
- 53. Un Vœu de Vengeance.
- 54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
- 55. Le Clan du Bracelet d'Argent.
- 56. Le Mystère du Val funèbre.
- 57. L'Eclaireur Médecin et le Messager
- 58. Un Voyage fatal. [muet.]
- 59. Les Cavaliers rouges.
- 60. Carrol Dean, l'Chercheur d'or solitaire.
- 61. La Chasse muette.
- 62. Le Capitaine Eagle.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser
directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. **Paris, 41, Rue Dauphine.**
New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.